ARMAND SILVESTRE



PARIS

E. BERNARD et Cie, Imprimeurs-Editeurs

1890

$ 25.–

LE NU

au

SALON DE 1890

Paris. — Imp. E. Bernard & Cie, 71, rue La Condamine

LE NU

AU

SALON 1890 (Champ de Mars)



PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE — 53ter, QUAI DES GRds-AUGUSTINS | IMPRIMERIE — 71, RUE LA CONDAMINE 71

1890

TABLE DES MATIÈRES

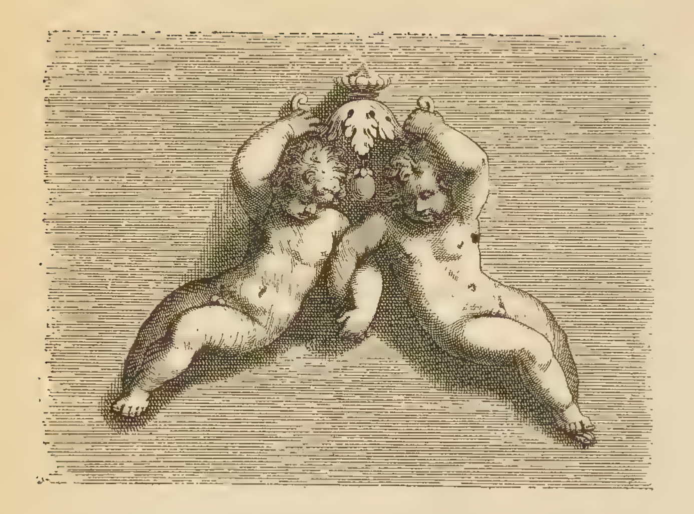
A JULES MASSENET

Je vous dédie, mon Cher Massenet, ce livre écrit au courant des impressions et seulement pour illustrer de prose et de vers des images, à l'inverse de ce qui se fait ordinairement. Vous y trouverez, à propos d'un tableau de Courtois, une page toute pleine de votre souvenir. Prenez toutes les autres avec, en mémoire de notre liaison déjà ancienne. Vous avez été le musicien de mes premiers vers. Mon amitié aime à se le rappeler et je suis sûr que votre gloire ne l'a pas oublié !

Armand SILVESTRE

Mai 1890.





P. SINIBALDI

Un avis

AUTANT est fréquent l'homme qui vous demande un compliment, autant est rare celui qui vous demande un avis. Le commencement de la sagesse était autrefois de craindre le Seigneur; il est aujourd'hui de ne pas donner de conseils à qui n'attend de vous que des éloges. Cela est vrai pour toutes les choses de la vie, la médecine exceptée ; et

*

encore ai-je connu des vaniteux qui ne semblent avoir fait venir les princes de la science que pour leur vanter les secrètes beautés de leur tempérament. Mais c'est en art surtout qu'il se faut méfier du confrère qui vient bien humblement vous demander ce que vous pensez de son œuvre ! Molière a mis si admirablement la chose à la scène qu'il n'y a plus à y revenir. Mais ce que je veux dire, c'est que les artistes seuls ont le droit d'être ainsi, et que, dans le ridicule commun, c'est certainement eux qui sont les moins ridicules. Il y a, dans l'artiste vrai, un fond de conviction qui lui donne absolument le droit de se tromper, droit dangereux, droit dont il abuse souvent, mais qu'il aurait tort d'abdiquer, parce que si cet orgueil là le perd quelquefois, il perd tout en le perdant. J'aime l'artiste qui mordicus défend ce qu'il a fait.

D'abord s'il le croit réellement mauvais, s'il en doute même seulement, il a tort de vous le montrer. Le *satisfecit* des autres n'a rien à faire en cette matière. Que l'auteur d'une comédie ou d'une autre œuvre de théâtre la lise à ses amis, avant d'affronter le public, soit ! C'est une infériorité d'un métier où, comme dans celui des courtisanes, il faut avant tout plaire, en effet, plaire à la foule, à l'élément qu'on méprise, mais dont on estime les écus. Une œuvre fait pour la scène et qui ne réussit pas à la scène est inexorablement jugée. Elle a manqué son but primordial. Elle n'a plus de raison d'être. On n'a pas écrit un chef-d'œuvre à plusieurs personnages, violenté sa propre

pensée en l'enfermant dans des êtres fictifs, imaginaires et indifférents, pour soi seul. Mais le peintre ! Mais le sculpteur ! Il doit avoir de la forme un idéal personnel, sous peine de n'être rien du tout, pas davantage qu'un auteur sifflé. C'est des peintres et des sculpteurs qu'on a dit admirablement que leur Art devait être « la nature vue à travers un cerveau humain ».

Mais comme un autre enfin, j'ai mon sens commun, moi !

a dit encore excellemment Alfred de Musset. Ce sens commun est, chez l'artiste, d'une forme autrement élevé que le mot ne veut ordinairement dire. Son impression des choses est quelque chose de sacré, son originalité, ce à quoi il doit tenir le plus au monde. Que les autres n'y pénètrent pas, soit ! Qu'ils prétendent lui imposer la leur, jamais ! Je dirais volontiers qu'il en est de même, dans leur art, que dans l'amour. La jalousie est une bêtise — en art aussi et une infamie en outre— parce que la beauté identique donnant, à chacun de ceux qu'elle émeut, une émotion de nature très différente, elle ne vole jamais rien à celui-ci pour le donner à celui-là. Chacun porte en soi l'instrument de ses propres joies et de ses propres supplices. La femme est simplement l'archet qui fait chanter les différents violons, chacun avec le timbre qui lui est particulier. Eh bien, en art, c'est la même chose. Chacun vibre suivant la loi mystérieuse de son tempérament et la même note ne représente pas, pour tous, le même son intérieur,

cette musique qu'on entend en soi-même et qui est la voix même de la pensée.

Mais voilà qui est bien philosopher et bien gravement sur un aimable sujet et presque futile. Tant pis! Ces pages rapides, à propos d'une figure, ne peuvent avoir de mérite que la fantaisie et l'imprévu du commentaire, la spontanéité des idées qu'elles ont subitement évoquées dans le cerveau. Il y a des choses vraies et justes qu'on ne trouve jamais occasion de dire que comme cela, et, pour ainsi parler, à bâtons rompus.

Soyez tranquilles! Le tranquille personnage qui, une cigarette roulée à la main, attend le résultat de la consultation de son ami penché sur une chaise, pour voir la toile de plus près, ne sera pas troublé dans sa sénérité par ce que le visiteur, même expert, lui viendra dire. Celui-ci d'ailleurs pense, sans doute, tout en ayant l'air fort attentif, à son propre tableau. Ne les dérangeons donc ni l'un ni l'autre de son égoïste béatitude et regardons plutôt dans le large fauteuil aux caresses profondes, la belle fille nue qui, elle aussi, en paraissant prodigieusement inquiète des paroles de l'oracle, pense tout simplement, qu'après le Salon, elle pourra aller manger, à Montmorency, des cerises moins rouges que ses lèvres.





RIVEY

Jeune femme

Vous vous appelez étude, Mademoiselle, je le sais. Un nom furieusement austère pour une personne douée d'une aussi riante physionomie. Car je ne suis pas dupe du sérieux que vous impose la volonté du peintre qui vous tyrannise, de la fierté mélancolique de votre regard, de la moue qui ferme vos lèvres si bien faites pour le sourire, ni du sentiment de convenance qui, décemment, croise votre

main sur votre genou pour y maintenir une inutile draperie. Tout en vous, sent le pensum, Mademoiselle et c'est grand pitié que de vous voir ainsi mélancolique. Car enfin quelle raison avez vous de ne pasêtre joyeuse? Vous avez la beauté qui est le souverain bien pour une femme. Quelques compliments suffiront-ils à vous dérider? Vous me répondez du regard seulement -- car l'artiste vous a peut-être condamnée à être muette — que je n'ai rien à vous apprendre que votre miroir ne vous ait dit avant moi. Vous savez à merveille que, pareil à un casque de Minerve, votre chevelure épaisse, ramassée au-dessus de la nuque et du front, vous coiffe comme une guerrière ; que vos épaules ont les blancs rosés des pommiers en fleurs où vous grimpiez quand vous étiez toute petite, que deux petites fossettes, où des colombes aimeraient à boire comme dans la coupe d'un lys, s'y croisent et semblent sourire comme votre bouche ; que le peu que vous montrez de votre ferme poitrine suffit à faire essaimer d'inutiles baisers sur nos lèvres ; que tout respire en vous, enfin, cette fleur de jeunesse, qui seule, fait les Printemps éternels.

Celà ne suffit pas pour vous distraire de votre tyrannique sérieux.

Alors je vais vous dire une chanson d'amour que vous prendrez pour vous, s'il vous plaît.

Nous nous aimerons, si tu veux,
Tout un printemps. La douce chose !
Je mettrai dans tes blonds cheveux
Le dernière violette et la première rose.

Tant que les lis revêtiront
Leur manteau de neige et de soie ;
Tant que les oiseaux chanteront,
Nous mettrons, si tu veux, en commun notre joie.
Et seulement quand jaunira
La verte toison des prairies,
Un même souffle emportera
Nos défuntes amours et les roses flétries !

Ce petit programme vous convient-il ? Souriez, je vous en prie, Mademoiselle ! Votre peintre ordinaire fait la grimace? Tant pis! Les grands bois, au printemps qui commence! Meudon et la Seine aux rives fleuries, aux fritures interdites, mais qui n'en semblent que meilleures ! Cela ne vous dit pas? Vous m'y aurez accordé seulement un baiser et je vous aurais chanté ensuite cet hosanna innocent :

J'ai bu dans l'haleine des fleurs
Le premier souffle de ta bouche.
Au front d'argent des lis farouches
J'ai lu tes premières pâleurs.
Le chant de tes lèvres rosées,
Les oiseaux me l'avaient appris.
Et tes dents, lorsque tu souris,
Y perlent comme des rosées.
Le long enchantement des cieux
Avec toi descend sur la terre
Et se confond dans le mystère
De ton être délicieux !

Vous demeurez impassible ? Je vous prendrais pour modèle certainement, si j'étais peintre, Mademoiselle, mais

hélas ! je ne suis qu'un pauvre poète, ce qui ne vaut pas, en ce temps-ci, les mêmes honneurs. Tous les poètes que nous sommes, nous avons rêvé de travailler, comme les artistes du pinceau et du ciseau, devant le modèle vivant Mais voilà! Nous manquons essentiellement de platonisme dans le culte des formes nues. J'ai essayé, pour ma part. très sincèrement. Est-ce ma faute ou celle des jeunes personnes qui m'honoraient de la vue de leurs charmes devêtus, mais les séances ont toujours fini comme les lectures de Paolo et de Francesca. J'espère que cela ne me vaudra pas une place dans l'enfer du Dante avenir.

Ne prenez pas, en mauvais parti les confidences que je vous fais ici, Mademoiselle, le plus respectueusement du monde, puisque ce n'est pas pour moi que vous avez quitté votre chemise et pris le petit air de marquise outragée qui d'ailleurs vous va fort bien.









CARRIER-BELLEUSE

La Toilette

Bien en face de sa jolie frimousse de Parisienne que surmonte un ébouriffement de cheveux courts, elle a incliné le miroir et lui sourit avec une visible complaisance, avec une pointe d'inquiétude cependant. Ses traits ont-ils repris la sénérité nécessaire à la grave visite qu'elle médite chez de braves gens qui la croient sage ? Le nimbe d'azur sombre des yeux se fond-il suffisamment dans le velours sommé des joues et la délicieuse fleurissure du baiser est-

*

elle devenue invisible sur les lèvres ? Bah ! L'eau fraîche, pleurant par les innombrables yeux de la lourde éponge, ravivera bien vite ces charmes un instant allanguis par le plaisir. A la gorge elle rendra ainsi ses fermetés savoureuses et mettra sur les épaules comme une imperceptible buée de sang rose.

Et la main saisit l'éponge pesante dans la cuvette soudain pleine de sanglots.

Savez vous que les éponges, si elles avaient l'humeur indiscrète des romanciers contemporains, pourraient écrire de jolis mémoires. Car vous savez que la chose est avérée, l'éponge est un animal, comme vous et moi, moins bavard, moins compliqué, moins curieux, moins politique, moins libertin, et encore qu'en sait-on ? J'ai connu des éponges qui avaient de curieuses fantaisies. Oui, un animal et je vais vous citer aussitôt à ce sujet, rien que cela ! Aristote ! « On prétend, dit l'inconscient philosophe, que les éponges du sentiment ; on en conclut de ce que, si elles s'aperçoivent qu'on veut les prendre, elles se retirent en elles-mêmes et il devient difficile de les détacher. Elles font la même chose dans les grandes tempêtes pour éviter d'être emportées par le vent et l'agitation des flots. Il y a cependant des lieux où l'on conteste aux éponges la faculté de sentir ; à Torvué par exemple. » Mais, depuis Aristote, Pline et Dioscoride ont montré leur béjaune à ceux de Torvué. Pline et Dioscoride ont même été plus loin. Ils ont avancé que les éponges, comme nous toujours, étaient

divisées en mâles et femelles. Dès lors elles connaissent toutes les passions qui nous consument, les espérances, les désespoirs, la jalousie et l'amour. Elles peuvent jouer Othello, avec l'accompagnement de la grande voix de la mer, laquelle vaut bien la musique de Rossini. Enfin les travaux plus récents de Tremblay, de Peyssonnel, de Guettard, d'Elis, de Vio et de Grant ont soulevé les derniers voiles. L'éponge respire. C'est un être sensible, infiniment plus sensible, sans doute, que les amateurs de courses de taureaux.

Mais alors ?

Ou commence la vie de l'éponge ? ou finit-elle surtout ? Sommes nous bien sûrs que celles qui nous débitent constamment les commercants sont bien mortes ? Qui sait si, dans leurs yeux creux un regard n'est pas resté, le souvenir des baisers sur les innombrables bouches ? Voyez vous que ces objets de toilette que nous abandonnons, avec indifférence, dans des filets, devant qui nous n'avons aucune retenue, nous observent et nous jugent ! Et les éponges de celles que nous aimons !...

Il m'a semblé souvent les entendre gémir tout doucement quand on les pressait pour leur dónner plus soif. Sans doute ont-elles gardé une grande nostalgie de la mer, de cette belle mer de Syne, toutes bleues, où les plongeurs les viennent chercher jusque sous les rouges morsures du corail. Comme les coquillages peut être qui, dans leur conque de nacre rose, gardent la sonorité profonde des

flots, conservent-elles la mémoire vivante du flot qui les berçait au fond des abîmes sous les profondeurs bleues de leurs rideaux ! Contemporaines de l'immortelle Vénus, elles ont baisé ses pieds nus avant que ceux-ci aient touché la terre ; elles ont assisté à sa naissance dans un ruissellement de perles et dans un frémissement d'écume. Dans leurs yeux que nous croyons morts, cette vision est demeurée. Et voilà pourquoi leurs matinales caresses, pleines de sanglots, sont si douces à la Femme, vivante image d'Aphrodite et en qui revit le poème immortel de l'unique Beauté.





ZORN

Eté en Suède

COMMENT la vision nous vient-elle ainsi, à nous fils du Soleil, des paysages boréaux qui semblent découpés dans les neiges éternelles et qu'illumine, seul, le scintillement cruel des givres ? Rien ne saurait prouver davantage les existences antérieures que cette intuition d'une nature que nos yeux ne nous ont jamais révélée, que le regret d'une

Patrie inconnue vers laquelle nous emporte l'aile d'une pensée qui n'est pas un souvenir ?

Souvent je me suis posé cette question, me sentant ridiculement attendri, magiquement remué devant des tableaux qui ne faisaient vibrer cependant en moi, l'écho d'aucune réalité même entrevue. Aussi me suis-je senti ému comme un exilé qui revient, sur cette terre de Hollande où je posais le pied pour la première fois et des mélancolies que je n'avais pas attendues me sont venues de cette mer du Nord que traversait en tous sens, le vol éperdu des mouettes. Et, plus loin, plus loin, derrière ces brumes délicieuses que le génie des maîtres a immortalisées, je me sentais attiré vers ces terres de Suède et de Norwège, comme par un aimant polaire auquel il ne m'était pas malheureusement permis d'obéir. J'oubliais tout à fait mon beau ciel de lapis sombre, constellé de pointes d'or, Toulousain et les filles brunes de là-bas dont la bouche est comme une fleur de sang, dont la chevelure est noire comme si on y eut écrasé des couronnes d'airelles. Loin du Capitole aux pierres blanches et des maisons aux murailles de briques qui plongent un tire-bouchon de vermillon dans les eaux menteuses de la Garonne, je me voyais soudain enveloppé d'une poussière aveuglante de diamants, tremblant de froid sous un soleil pâle, devant un horizon de pins aux ramures horizontales et pesantes, sombres comme si on les avait taillées dans le bronze et massives sous leur manteau de frimats. Puis des maisons

basses s'illuminaient dans une nuit subitement venue, et tandis que de grands rennes se ruaient dans les profondeurs des bois, tête en avant, comme des époux humiliés qui se cachaient, une ville pleine de chansons et d'éclats de rire me faisait son hôte. Des liqueurs blondes et écumantes m'étaient servies dans de hauts verres ; et des jeunes filles, blondes aussi, avec un rayon de miel dans la chevelure et un myosotis sous les paupières aux longs cils d'or, très pimpantes dans leurs corsages brodés, me consolaient tout à fait de l'exil en me rappelant que la Beauté et l'Amour sont faits pour tous les ciels. Et c'est un plaisir plein d'espérance coupables que je prenais à admirer le beau teint lacté de leur chair et la longueur des nattes qui leur pendaient jusqu'au dessous des jarrets.

De ce pays simplement rêvé, par la seule puissance et le charme mystérieux des contrastes, j'ignorais cependant la vision mise par l'artiste sous mes yeux. Il n'avait pas peint cette naïade du Nord, cette Ophélie toute nue descendant dans le torrent qui n'est qu'une avalanche fondue et mêlant son image au tressaillement de celle des roseaux. Cette vibration de chair frileuse à travers ces flèches vertes et qui se brisent m'était d'une sensation vraiment imprévue. Que cherche-t-elle ? Ecoute-t-elle le murmure des joncs, ou la chanson plus lointaine des cascades invisibles, ou encore le cri des martins pêcheurs passant dans l'air comme des émeraudes jetées ?

Et le plaisir de rêver me revenant de cette soudaineté d'impression, je voudrais être celui qui, certainement, nouvel Actéon de cette Diane, l'a suivie et la contemple, dans ce grand enveloppement de lumière blanche, et qui l'attendra sur l'autre rive pour lui dire des paroles d'amour.



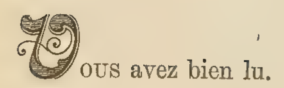






RODIN

Marbre blanc

OUS avez bien lu.

Celle-ci ne s'appelle ni Ariadne, ni Niobé, malgré qu'un grand désespoir soit dans son menteur sommeil.

Elle ne s'appelle pas non plus : étude comme les sculpteurs ont coutume de désigner leurs figures quand ils ne veulent pas leur donner de noms.

Marbre blanc !

Si bien qu'on se demande au premier abord, si l'on est pas tout simplement devant un caprice de la Nature. — Car la Nature a son génie — comme ces images que le passage des nuées dont le ciel montre à notre imagina-

tion. Qui de nous, en effet, n'a cru voir, dans le rideau tourmenté qui se forme quelquefois sur le soleil couchant, des chevauchées de cavaliers dont les coursiers avaient des flammes aux naseaux, des femmes s'enlaçant avec des crinières embrasées, des héros agitant dans l'air d'effroyables combats ?

Ce n'est pas dans les nuages que Rodin cherche ces formes flottantes qui s'évanouissent dès qu'on les veut trop définir. Mais, c'est à la pierre dont les caprices sont immuables et solides. Avec les yeux admirables de visionnaire qui sont en lui, nouveau dieu Pan pour qui la Nature n'a pas de secrets, dans le granit obscur et brut, il distingue comme la divinité figée, il perçoit une âme. Et vite, il délivre la captive, enfermée dans cette prison durant tant de siècles. Comme à travers un suaire épais, il a reconstitué la musculature de la morte et voilà, que comme Jésus Lazare, il l'arrache, de sa main patiente, au tombeau.

Il n'invente pas, il réalise et délivre ce qu'un Dieu avait mis dans la matière.

Marbre blanc !

Oui, pas autre chose, si vous le regardez d'un peu loin et en clignant des yeux.

Mais approchez. Le marbre blanc s'anime. L'esprit vient habiter cette masse éclatante : *mens agitat molem.* Voici qu'une femme nous apparaît se recoquevillant comme un

oiseau blessé, pareille à un ange dont le vent a brisé les ailes. Et toute sa vie de honte, la douleur humaine, et tous les désespoirs de l'abandon sont dans ce qui n'était tout à l'heure qu'un vain relief, usé par la langue innombrable et dévastatrice des lichens et des mousses.

C'est dans cette religion de ce qui est et de ce qui ne demande qu'à devenir, qu'est vraiment le génie de ce beau créateur à qui j'ai dit autrefois :

Rude ouvrier du marbre où dort encor la souche
Des déesses aux corps blancs comme sont les lys,
Toi qui fais, du granit, jaillir leurs flancs polis,
Et monter le sourire immortel à leur bouche ;

Poète amer et doux d'un idéal farouche,
Qui sais, sous les baisers, pencher les fronts pâlis,
Et, des vaines pudeurs ouvrant au vent les plis,
Faire vivant et nu tout ce que ta main touche.

Salut Rodin, maître sculpteur, dompteur de chair,
Toi qui rends à nos yeux tout ce qui nous fut cher,
Pétrineur de seins durs et de croupes rebelles,

Toi qui sais que la gloire et l'idéal vivront,
Tant que les hommes sur leur rêve pleureront,
Et tant que, sous les cieux, les femmes seront belles !





BAFFIER

Paradis de la Terre

Un poète exquis, après avoir été violemment tragique, Auguste Barbier dont on a tort de ne connaître que les *Iambes*, a dans un volume plein de vers dignes des anthologies, écrit ceux-ci.

Si le vrai bonheur, au terrestre empire
Est le vrai moment où deux jeunes cœurs,
Epris, tous les deux d'égales ardeurs,
Au livre d'amour s'entendent pour lire ;

Pourquoi quand l'un veut la lèvre close,
Soit par lassitude du désir de mieux,
Voit-on aussitôt l'autre malheureux
Au livre d'amour vouloir lire encore ?

Ceux-là que nous montre le vaillant sculpteur Baffier, n'en sont pas encore à cette page du livre où les lèvres se séparent ; car c'est sur la bouche dans les extases infinies de l'Amour qu'on le lit et qu'on le lira longtemps encore. Il y a une raison à cela, c'est que ces amants là ne savent pas lire. Ce sont de robustes enfants de la Nature que celle-ci a poussés l'un vers l'autre, en vertu des désirs sacrés et non par le chemin malheureusement fleuri des illusions qu'il faut aux tendresses raffinées, aux passions citadines. Il n'y a eu d'entremetteurs entre eux, comme le dit le Dante, que le soleil dont le même rayon a enveloppé leurs reins frémissants, que les oiseaux se poursuivant bec à bec, dans l'épaisseur transparente des frondaisons, que le rut auguste des bêtes, qui, comme les arbres, ont des sèves printanières au cœur. Et la chanson des sources aussi dont le baiser use les sables ; et la plainte du vent encore qui nous dit d'aimer vite parce que l'hiver va venir ; et l'aile sonore des libellules qui fait en passant comme un imperceptible choquement de verre ; tout leur a dit, comme Lafontaine dans Psyché :

Aimez ! Aimez ! tout le reste n'est rien.

Et comme Lafontaine a raison quand il dit encore :

Non, sans l'Amour, tant d'objets naissants,
Bosquets fleuris et jardins et fontaines,
N'auraient plus rien qui ravissent nos sens.
Car leurs plaisirs sont moins doux que des peines!

Pour ceux-là qui sont devant nous, si doucement enlacés, jardins, bosquets fleuris et fontaines sont lettres closes. C'est qu'ils n'ont pas, comme Lafontaine, poursuivi leur rêverie parmi les nymphes du château de Vaux. Ils ne connaissent, eux, que la douce mère et la grande marâtre, la Terre qui leur prend toutes leurs sueurs et qui refleurira sur leurs tombeaux. Car la vie est à la fois rude et douce aux fils des champs qu'un dur labeur courbe vers le sol, mais que soutient une admirable tendresse pour celle qui les nourrit. Nous ne sommes plus d'ailleurs au temps où Labruyère en faisait un si cruel et si misérable portrait, les montrant pareils à des bêtes que brûle la canicule sur les monts pelés de leurs moissons. Le paysan d'aujourd'hui n'ignore aucun des bien-êtres ; j'en connais qui couchent sur la paille, mais que le simple pli d'une rose empêcherait peut-être d'y dormir.

Et puis, quelle revanche leur donne à tous, l'amour libre dans les champs, à la face du ciel, sans hypocrisie ! Voyez plutôt de quelle ferveur, ce gars dont les épaules disent le dur métier et sont toutes mordues de soleil, baise cette bouche qui s'abandonne, effleure, sans oser y poser sa rude main, ce jeune et ferme sein qui palpite. Le Paradis de la terre est là, c'est vrai. Et qui nous dit que nous trouverons mieux dans le Paradis du ciel ?









CAROLUS DURAN

Lélia

Que je vous sais gré, maître illustre du portrait contemporain, de ne vous être pas uniquement complu au rendu des étoffes que vous tramez si bien de lumière, grand magicien ès-couleurs, et de vous être souvenu que la nudité féminine est encore le plus beau et le plus immortel des thèmes plastiques. Car, en vérité, ce n'est ni la soie avec ses cassures éclatantes, ni le velours avec ses duvets chatoyants qui peuvent se comparer aux matités exquises des chairs jeunes qu'enveloppe une atmosphère de volupté. C'est votre propre palette que je défie devant cette mer-

veille et jamais je ne l'ai plus admirée que dans cette simple étude où vous serrez de si près la Nature inaccessible. Oui tel est bien vraiment, et fait de ce soleil, l'or fauve des chevelures féminines; rien de plus vrai que les tons d'ambre dont la nuque est comme caressée, que les frissons d'azur qui passent dans la partie ombrée des hanches, que le charme mystérieux des roses où se devine la chaleur tamisée du sang.

J'en dirai autant des formes. La plus savante des costumières qui habillent vos aristocratiques modèles n'a rien trouvé encore dont la femme soit vraiment parée, j'entends qui la rende vraiment plus belle qu'elle n'était sortie des flots blancs de la mer, suivant la légende grecque, puisque la Femme fut certainement contemporaine de la Beauté.

Et je vous suis reconnaissant d'avoir appelé cette inconnue Lelia.

Que de souvenirs en effet, dans ce nom pour ceux qui ont lu George Sand, au temps fervent des jeunesses amoureuses. Lélia, la grande incomprise promenant sa beauté impeccable entre les ardeurs, contenues par la foi, d'un anachorète, la philosophique indifférente d'un désabusé et l'amour naïf d'un poète. Que ceux qui sont las des études documentaires à la mode d'aujourd'hui, ouvrent ce vieux poème, en prose-sonore comme les vers, passionnée et vibrante! Ils y trouveront une impression de grandeur qui,

du moins, les arrachera, un moment à la comtemplation de l'ordure contemporaine. George Sand qui, dans les dernières années de sa vie, jugeait son œuvre immense, avec un désintéressement d'esprit admirable, avait gardé une prédilection pour Lélia. Dans aucun livre, en effet, je crois elle n'avait plus mis d'elle même. Car, dans cette admirable artiste, était une femme dont la générosité avait d'autant plus de mérite qu'elle était violemment désabusée. Elle avait apporté, en elle, un tel idéal de l'humanité que les premières épreuves avaient dû lui être plus cruelles qu'à aucune autre.

Mais c'est par une absolution complète qu'elle avait répondu à cette désillusion, n'en ayant rien gardé d'amer dans l'âme. Il paraît certain que cette admirable musicienne de lAmour ne croyait guère à l'Amour. Elle n'aurait pas écrit comme Voltaire qu'elle n'en aimait que « Le physique ». Mais assurément n'était-elle pas dupe des enthousiasmes passagers où il nous met l'âme et des exagérations psychologiques qu'il comporte.

Mais est-ce vraiment bien le lieu de philosopher sur ce grave sujet devant une aimable image de femme vue de dos ? Pourquoi pas ? Le fond même de ce livre de *Lelia* dont on pourrait citer certaines descriptions comme les merveilles du paysage, certaines pages comme le triomphe de l'éloquence amoureuse, c'est que l'homme ne saura jamais distinguer, sous une apparence identique,

entre la femme qui n'a que des sens et pas d'âme et celle qui n'a qu'une âme et pas de sens.

A laquelle de ces deux variétés appartient celle qui est sous nos yeux ?

Pour celui qui l'aime ou qui l'aimera, je souhaite qu'elle soit plutôt un admirable animal qu'une grande penseuse aux aspirations surhumaines. Les sens ont cela pour eux, que n'a pas toujours l'esprit : une indéniable sincérité. Ils ne trompent ni ne sont aisément trompés. C'est ce qui se rend digne d'une grande estime, hormi pour les sots Vous n'êtes donc pas la vraie Lélia, je l'espère, O belle personne qui ne nous montrez que votre visage. Mais vous êtes vraisemblablement Pulchérie, cette sœur de Lelia qui lui ressemblait si bien que le poète Stenio s'y laissa prendre, ce qu'il eut bien tort de regretter après; car c'est toujours un tort, — rare malheureusement, — que le remords d'avoir été heureux.





A. TOULMOUCHE

La Toilette

Elle est ancienne comme le monde, la légende de la nymphe penchée au bord d'un ruisseau, longtemps avant que Narcisse y vînt mourir d'amour, s'y contemplant et y relevant sa chevelure dénouée par quelque caprice de la brise ou par le baiser furtif d'un faune caché dans les taillis.

Mais il ne semble pas que la Femme se soit longtemps contentée de ce rustique confident qui la nimbait cependant d'or et d'azur, puisque le ciel et le soleil s'y reflétaient en même temps qu'elle. J'ai eu la curiosité de chercher à quelle époque pouvait remonter ce premier miroir, et j'ai trouvé qu'il était au moins contemporain de la guerre de Troie. Bien qu'Homère, qui dormait quelquefois, ait omis d'en parler, la chose résulte sûrement de ce passage d'Euripide dans son Hécube : « Et moi j'arrangeais les tresses de mes cheveux sous des coiffures se nouant dans le haut, me regardant dans les rayons infinis des miroirs d'or pour tomber ensuite sur ma couche moelleuse. » Ce sont les captives Troyennes qui parlaient ainsi. Des miroirs d'or, monseigneur ! Rien que cela ! Et l'on parle du luxe d'aujourd'hui. O imprudence des pédagogues ! Voici que les demoiselles d'aujourd'hui aspirent toutes au baccalauréat. Qu'elles ne lisent pas, au moins ce passage du vieux tragique grec, ou elles nous demanderont demain des psychés si coûteuses qu'il ne nous restera plus qu'à piller les trésors de la Banque de France pour satisfaire à leurs caprices.

Mieux vaut infiniment leur faire lire ce petit morceau de Properce qui, dans une de ses élégies, parle ainsi à l'infidèle Cynthie : « Et toi, Cynthie, je t'abandonne à l'âge qui doit courber et sillonner ton front. Puisse-t-il y graver ces rides ennemies de la beauté. Que ton miroir te les reproche toutes les fois que tu voudras épiler tes cheveux

blancs ! » Pas galant, Properce ! Combien j'aime mieux le cri Virgilien de Gallus suppliant les glaces de ne pas déchirer les pieds de la cruelle Lycoris !

Ah ! te ne frigora Lœdant !
Ah ! tibi ne tennas glacies secet aspera plantas !

Pour votre belle concation, encore, Mesdemoiselles les bachelières, nous ferons passer sous vos yeux les saintes colères de Senèque contre l'usage de miroirs reflètant seulement leur aimable visage.

Elles s'offraient, d'elles-mêmes, ce que j'appellerai délicatement des vues d'ensemble. Le métier de miroir devenait déjà fort agréable dans l'humanité. Et le doux philosophe reproche, bien moins, à ces objets de toilette trop complets, leur caractère libertin que le prix qu'ils coûtent. Profitant de l'occasion pour réclamer contre l'insuffisance du traitement de retraite accordé aux militaires de son temps, il dit que la pension de la fille d'un général ne suffit pas à acheter un de ces coûteux appareils, et que la fille de Scipion a toujours du s'en passer. J'ignore ce que la commission du Budget de ce temps pensa de cette sortie du professeur de Néron. Mais on comprend que celui-ci qui aimait mieux faire des dépenses personnelles qu'augmenter la dotation de l'armée, ait en hâte de se débarrasser de ce fâcheux vieillard. Voici la mort de Sénèque présentée sous un jour nouveau. Une vengeance des dames romaines à qui il avait reproché le prix scandaleux de leurs armoires à glaces.

Mais comme toute cette érudition vous préoccupe, peu aimable personne qui, retenant entre vos dents serrées et vos lèvres qui n'en sourient pas moins, le lacet soutenant à vos reins votre chemise dénouée, au-dessus de votre front légèrement incliné en arrière, dresse le redoutable édifice de votre belle chevelure noire, lissant les ondes de ses frisures naturelles, pour en faire plus épaisses les boucles. Et dans cet échafaudage exquis et parfumé passent mille reflets éclatants, comme sur un lac, la nuit, les rayons de la lune. Et si vous êtes seule vraiment, j'admire la pudeur qui vous retient de laisser se détendre tout ce que rattache encore, autour de vos hanches d'inutiles draperies. A quoi bon un si grand miroir pour lui montrer si peu de chose! *Sicut lacupuæ serum* a dit magnifiquement le poète. Si les choses ont vraiment des larmes, c'est qu'elles ont aussi des yeux. Et pourquoi les priver de quelque chose tant qu'elles ne pourront pas parler?







RIXENS

Printemps

Elle est exquise, votre figure de jeune fille, mon cher compatriote, les cheveux dénoués par les soufffes déjà tièdes d'Avril où passe l'haleine des lilas ; dans le bois profond où la dernière violette a fermé son œil bleu, elle a trouvé la première fleur d'églantier, la rose sauvage qui, en bouton tout à l'heure, s'ouvre maintenant aux chaleurs vivantes du sein qui lui fait un double coussin de neige. A quoi sourit-elle ? Au vol sans doute de quel-

*

que papillon dont les ailes maladroites battent l'air dans une sorte de griserie. Ou bien à l'oiseau entrevu, qui, furtif, passe entre les branches, sautillant et les ailes fermées. Un sourire lui vient dans les yeux comme sur la bouche de cet être qui vole et à qui elle aimerait confier son secret. Car si la blessure d'amour ne l'a pas encore déchirée au dedans, c'est un pressentiment très doux des baisers et des caresses qui lui vient de l'immortelle tendresse réveillée par les renouveaux.

Et elle écoute, en même temps qu'elle regarde. Elle écoute la chanson qu'une voix mystérieuse murmure pour elle, et qui, si vous le voulez bien, sera celle-ci :

Pieds frileux et cheveux dorés,
Le beau Printemps court par les prés,
Sous l'azur tiède de la nue.
Il fait sur les pommiers en fleurs,
Neiger les dernières paleurs
De l'Aube nue.

* * *

Puis, de l'orient plus vermeil,
Comme après un divin sommeil,
Il fait jaillir à flot les roses,
Et, dans l'air rempli de parfums,
Chasse les souvenirs défunts
Des jours moroses.

Il mit, parmi les blés nouveaux,
Les gouttes de sang des pavots
Comme des blessures légères ;
Déchaîne les Zéphirs méchants
Qui font pleurer les lis penchants
Sur les fougères.

*
* *

Il ouvre les lis et les cœurs,
Et, sous ses petits doigts vainqueurs,
Aime à meurtrir les fleurs de neige...
— Blonde fille aux cheveux dorés,
Le beau printemps court par les prés.
— Dieu vous protège !

Oui, Dieu vous protège, Mademoiselle. Car bientôt vous serez prisonnière d'une chaîne invisible, comme ces fleurs qu'enveloppent d'un réseau d'argent tout emperlé de rosée ces matinales araignées des jardins. Car

Le Printemps a cueilli dans l'air des fils de soie
Pour lier sa chaussure et courrir dans les bois.
Vous aimerez demain pour la première fois,
Vous qui ne saviez pas cette immortelle joie.
Le Printemps a cueilli dans l'air des fils de soie!

Et c'est pour en lier les jeunes cœurs qni battent plus fort, dans le parfum des fleurs nouvelles, dans l'énivrement de toutes les choses que bercent de joyeuses chansons.





DESBOIS

Le Baiser

C'est un nectar des Dieux qu'un baiser d'Eucharys ;
Le souffle parfumé de sa bouche vermeille,
Plus léger que l'odeur de la suave iris
Est plus doux que les sucs dont la prudente abeille,

Riche de ses larcins sur la fleur de rosier,
Compose un rayon d'or dans son palais d'osier.
Eucharys, si ta bouche, aux baisers indulgente.
Consent à m'enivrer de tes baisers divins,

Je renais immortel dans les bras d'une amante.
Le Roi de l'Univers m'invite à ses festins ;
En m'offrant cet honneur il faudra qu'il t'appelle
A siéger dans sa cour au rang d'une immortelle ;

Oui, sans toi, je renonce à la coupe des Dieux,
Dussent-ils, rejetant le maître impérieux
Qui brille dans l'Olympe et gouverne la terre,
Me placer sur son trône et m'offrir son tonnerre!

Ainsi dit le quatrième des célèbres *Baisers de Jean Second* qui brillait au XVI[e] siècle, et tu me sauras gré peut-être, lecteur, de l'avoir traduit du latin tout exprès pour toi. Celui qui suit ne se saurait dire, tout entier, à des lecteurs français. Il faut convenir cependant que le début en est exquis :

Souvent tes bras d'albâtre et souples comme un lierre,
Passés autour de moi, serrent ton bien-aimé,
Suspendue à mon cou, je te sens tout entière
Presser mon sein, mon front, mon visage enflammé.
Ta bouche qui s'entr'ouvre et ressemble à la rose
Sur la mienne, avec art, s'applique et se compose.

Il faut convenir que les derniers vers pourraient servir d'épigraphe au joli groupe que l'artiste a posé là, comme une fleur vivante, auprès de sa terrible image de la Mort. Que pensez-vous, de ceux-ci que je traduis encore du même livre :

Imitons de Vénus les colombes charmantes ;
A peine, au souffle du zéphyr,
L'hiver commence à s'amollir.
Les becs entrelacés, les ailes frémissantes,
Murmurant de concert on les voit, tour à tour,
Donner et recevoir le baiser de l'Amour.

Mais, dans notre belle langue française, notre Ronsard avait dit bien mieux encore la même chose en s'écriant :

Ah ! tu devrais imiter les pigeons
Qui, tout le jour, de baisers doux et longs,
Se font l'amour sur le haut d'une souche.
Je t'en supplie, maîtresse, désormais,
Ou baise-moi, la saveur en la bouche,
Ou bien, du tout, ne me baise jamais

Comment trouvez-vous cette délicieuse expression : « La saveur en la bouche ? » Enfin, de ce temps, un poète admirable, Théodore de Banville, mon maître, a immortalisé, une fois de plus, le baiser dans un admirable petit poème dialogué. Les poètes lui avaient donc payé leur tribut. Voici que les sculpteurs lui apportent le leur, faisant vivants, dans le marbre, dans le bronze ou dans l'argile l'étreinte sacrée où, dans un même souffle, se mêlent les désirs éperdus des âmes.









SALLE ESTRADÈRE

A l'Atelier

— Eh bien ?

— Euh !

— Pas assez de ça, n'est-ce pas ?

— Oui pas assez de ça.

— Phryné devait en avoir davantage.

— Certainement.

— Mademoiselle, vous pouvez vous rhabiller ; vous me laisserez votre adresse et dès que j'aurai besoin de vous, je vous écrirai.

La pauvre fille essaye de sourire, en traçant sur un bout de papier le nom de quelque impasse de Montmartre,

connu seulement des géographes de la Boule Noire. Puis, lentement, tristement, elle rentre dans ses bas percés au bout, dans son jupon de laine déchiré par places, dans sa chemise de toile grossière, coiffe un chapeau démodé, présent de quelque amie aux mœurs légères, et sort en disant : — Vous ne m'oublierez pas!

Et la conversation reprend, sous le haut vitrage de l'atelier, devant les petites demoiselles japonaises collées à la tenture et qui semblent une promenade de perdreaux rouges dans les blés. On continue tout en allumant des cigarettes, à discuter comment Phryné pouvait bien l'avoir.

— Je t'enverrai Clémentine.

— Celle-là en a davantage?

— Oh !

— Moi, je veux que mon Périclès soit heureux...

Pourquoi ce petit dialogue, durant et après le spectacle d'une exhibition de modèle, m'a-t-il toujours laissé sous une pénible impression. L'abjection où vivent la plupart des filles qui posent pour les artistes et la façon dont elles sont traitées ont toujours révolté quelque chose chez moi. Je ne sais de plus grande cruauté, même en dehors des choses de l'amour, que de faire sentir à une femme qu'on ne la trouve pas belle. Dans ce troupeau docile, cependant quelques femmes, sûres de leur beauté, se sont fait une place plus haute et sont traitées, par les peintres et par les sculpteurs, sur un certain ton d'amitié et de respect. Mais

elles sont rares. Et nous sommes loin du temps où Alexandre le Macédonien devenait jaloux de son peintre ordinaire Apelle pour une esclave dont celui-ci copiait les traits. Un poète grec contemporain a tiré une pièce charmante de cette légende.

Ceux qui vivent de l'art se devraient distinguer parmi l'abjecte foule, par un culte particulier de la Femme, même dans les plus humbles situations. Cette galanterie extrême était pratiquée autrefois par la noblesse. On cite encore, à Toulouse, le nom d'un gentilhomme qu'on appelait : Royale Politesse ! pour ce que, dans la rue, il cédait le haut du pavé à la moindre marchande de poissons ou quelque autre misérable. Bien lui en prit de cette courtoisie car lorsqu'on le voulut guillotiner, les femmes du marché du Capitole se portèrent en masse à la prison, le délivrèrent de ses gardiens et le ramenèrent en triomphe dans sa maison.

Oui, j'ai grand pitié, comme des danseuses d'ailleurs, de ces martyres de la pose qui cependant ont, le plus souvent, autre chose à montrer que les guenons très fardées qui promènent des landaus au Bois de Boulogne. Le grand crime de ce siècle est de n'avoir la religion ni de la Femme ni de la Beauté. — Ce qui est tout un.

Pendant que je philosophe ainsi pour moi-même, l'entretien continu dans l'atelier.

— Au fait, de quel côté Phryné s'est-elle montrée nue à l'Aréopage ?

— De tous, vraisemblablement, puisqu'elle était impeccablement belle. Mais il paraît que, malgré le spectacle admirable qu'elle donna, elle eut été condamnée impitoyablement, sans une circonstance qui la sauva.

— Bah !

— Oui, quand après cette suprême défense, le Président lui lança la phrase sacramentelle : Allez vous asseoir. Elle se retira vers le fauteuil qui lui avait été préparé et montrant qu'il était trop étroit pour ses charmes, elle dit, avec des larmes dans la voix. — Je ne peux pas !

Elle était sauvée.





MARSHALL

Le repos du modèle

Il fait froid dehors, n'est-ce pas, ma pauvre petite? Vous êtes venue à pied, descendue sans doute, des hauteurs de Montmartre, dans un crépitement de neige sous vos talons, le visage fouetté de bise à travers votre voilette où votre souffle posait d'imperceptibles perles, comme la rosée aux toiles des araignées autonnales. Et je vous vois d'ici, il y a une heure encore, toute emmitoufflée, trottant comme une perdrix faisant le gros dot. L'atelier qui vous attendait et vous gardait les occupations d'une nymphe antique, assise au bord d'une fontaine, sans autre vêtement que l'ombre flottante des feuillages, avait

été chauffé pour vous recevoir. Et cependant, voici que, la pose interrompue, vous vous pelotonnez auprès du poêle, en approchant vos chevilles et vos coudes croisés. Vous trouvez peut-être la vie très dure, et une jalousie est en vous, bien naturelle d'ailleurs, des toilettes opulentes qui, infiniment moins belles que vous, se glissent dans les landaus fourrés pour aller au bois hibernal si délicieux à voir sous ses floraisons de givre. Mais il ne suffit pas d'une grande bonne volonté pour faire ces insolentes fortunes. Il est juste de reconnaître que si la vertu est très ordinairement punie, le vice n'est pas toujours récompensé.

Dans une heure, quand le jour déclinera à travers le grand vitrage, n'étant plus qu'une poudre de lumière blanche et vibrante dans l'air, vous regagnerez, votre pain gagné, le gîte où vous attend un amant fervent, sans doute, et là vous n'aurez pas froid. Mais l'autre, celle qui n'a pas de landau? La promeneuse, non pas du bois, mais du boulevard, où s'allume déjà, comme un faisceau de flèches d'or, l'illumination citadine? Au milieu des hommes en douce goguette, dans le front de qui s'épanouit la fleur d'émeraude de l'absinthe, parmi ces boursiers et ces échotiers qu'assourdit le glapissement des marchands de journaux, celle que je veux dire passe avec une placidité parfaite, sans avoir même l'air de s'apercevoir qu'elle marche. C'est qu'il y a longtemps déjà, que sa promenade dure, intermittente, il est vrai, mais si ponctuelle que j'ai vu des gens mettre leur montre à l'heure

rien qu'à la voir passer au coin de telle rue. Et il y a bien des années que je la vois, avec le même regard mutin et le même sourire, ébauché seulement, qu'elle contracte rien qu'en mettant le pied sur le trottoir. Et en voilà pour jusqu'à sept heures! L'aiguille de Pénélope ne connaissait pas mieux sa route à travers le canevas attentivement couvert puis dépouillé du prestige de laines multicolores. Les seuls accidents que comporte son voyage sont la rencontre d'un ancien ami ou d'un jouvenceau fraîchement sorti du collège. Mais l'éclipse est rapide et l'étoile filante vient bien vite reprendre sa place dans la constellation. Et on vient nous parler de la régularité des mœurs bourgeoises! Mais les bonnetiers du Marais mènent une vie de Bohême auprès de celle dont je décris les manifestations extérieures, me gardant bien de toucher aux autres. Au fait, pourquoi? Voulez-vous parier avec moi que cette brave et méprisable fille envoie mensuellement une cinquantaine de francs — la rançon de son déshonneur — à ses vieux parents qui savent à merveille comment elle les a gagnés, mais qui préfèrent dire à leurs voisins que leur fille a épousé un général.

Méditez ce sombre et véridique tableau, petite rêveuse, vous que l'haleine tiède du poêle enveloppe de visions fastueuses où passent des robes de soie ondoyantes comme la fumée.

Que les imbéciles où non le prennent ainsi, ce n'est pas un médiocre honneur que celui de pouvoir représenter

des déesses nues et que celui de faire revivre, parmi les hommes, la vision immortelle de la Beauté. La Fornarina n'est pas moins immortelle que Raphaël lui-même. Et devant les chefs-d'œuvre de l'art ancien, l'extase des poètes monte encore vers les obscurs modèles qui les ont inspirés. Car, comme le fils du Titien, tous les peintres ne daignent pas nous dire :

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme mortelle eut ce divin contour.

Mais vous n'en êtes pas moins, quelques heures au moins, Béatrix Donato, c'est-à-dire la beauté devant qui l'art s'agenouille comme aux marches d'un autel.









RIXENS

Endormie

Son souffle égal et lent fait comme un bruit de rames
C'est son rêve qui fuit vers des bords enchantés.

J'ai dit ailleurs que rien n'était ni plus charmant, ni plus troublant que le sommeil de la Femme. Il est vrai que les yeux de celle-ci semblent s'être fermés sous une lassitude où la pensée est, sans doute, plongée toute entière. Elle était à sa toilette, peut-être, prête à la commencer — si j'en juge par sa chevelure où, depuis long-

temps, ne se sont enfoncées les morsures du peigne, par le déshabillé délicieux qui nous livre les blancheurs d'une épaule toute entière et la gorge jusqu'à sa naissance jumelle, par les bras nus sur lesquels se sont abaissées les manches grandes ouvertes de la chemise de fine batiste, — quand la fantaisie lui est venue d'ouvrir un livre oublié au chevet, où tant de livres restent longtemps sans être coupés plus loin que la dixième page ! Mais le diable m'emporte si je plains jamais les volumes demeurés ainsi près de l'oreiller des demoiselles, n'aient-iis été que bien légèrement feuilletés par leurs jolis doigts !

Il ne semble pas que l'intérêt de celui-ci soit pour prémunir des insomnies.

Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas un de mes propres volumes de vers ! Il m'est arrivé d'en offrir au jeunes personnes et de les retrouver longtemps après, sur leur table, sans que les feuillets en aient été le moins du monde séparés.

Eh bien, cela ne me mettais par en colère.

En ce temps d'hypnotisme à outrance, où la suggestion joue un rôle menaçant, même, dans l'avenir, pour les droits sacrés de la justice, la puissance soporifique, le pouvoir d'endormir même à distance, ne sauraient être que fort honorables pour celui qui les possède. Et puis, voyez comme ma suggestion, à moi — si c'est vraiment un de mes poèmes qui est là béant sur les genoux de cette exquise créature — est innocente et louable. Je ne conseille pas aux gens d'aller assassiner dans les chateaux ou de

voler dans les auberges, mais simplement de s'étendre bien à l'aise dans leur fauteuil, et y dodeliner doucement de la tête et d'y demeurer immobiles, les yeux fermés.

Ah ! le pouvoir endormeur des livres, qui pourrait dire tout ce qu'on leur doit ?

Si les bons magistrats ne s'endormaient pas quelquefois sur leur code, mais leur activité dévorante remplirait les prisons et, comme les crimes ne suffiraient plus à leur impérieux besoin de répression, on les verrait prendre ce vers de Tragaldabas pour devise, de Trabalgadas parlant de Brutus et disant :

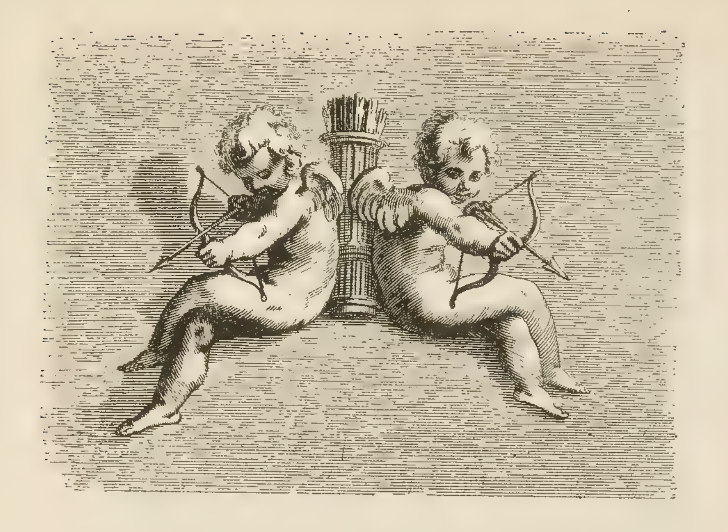
Moi, j'aurais condamné mon fils, même innocent !

Si les médecins ne s'assoupissaient pas souvent sur les rêveries thérapeutiques, mais ils apprendraient tellement de méthodes nouvelles que les malades ne suffiraient plus à leurs expériences et qu'ils en viendraient à martyriser des gens bien portants, pour avoir l'occasion de mettre leur science à profit ! J'ai connu des Directeurs de théâtre qui n'avaient jamais pu lire une pièce jusqu'au bout. Eh bien ils en recevaient tout de même et ça n'en allait pas plus mal que dans les fastueuses maisons où l'on affiche un Comité de lecture.

Non, Mademoiselle, je ne vous en veux point, même quand ce serait mes *Roses d'Octobre* ou ma *chanson des Heures* qui vous aurait mise dans cet état de béatitude inconsciente. Ma seule vengeance serait peut-être de me glisser auprès de vous, s'il était possible, et de vous con-

templer à genoux avec une affectueuse reconnaissance pour tout ce que vous voulez bien laisser voir de vous-même. Je sais bien qu'au bal, les dames les plus bégueules en montrent tout autant, sans que leurs maris y trouvent à redire. Mais je ne suis pas mondain. Et puis au luxureux éclat des bouquets montés, j'ai la faiblesse de préférer encore les moindres fleurs sauvages au parfum naturel pénétrant et subtil que connaissent, seules, les bourdons au corset de velours noir et les papillons aux ailes veloutées.





LOUIS PICARD

Femme Nue

Un moineau mort à côté, les ailes ouvertes et le bec distendu, et ce serait Lesbie, celle que Catulle voulait en vain consoler.

Mais non, c'est une simple demoiselle d'aujourd'hui et ce n'est pas un reproche, au moins, que j'entends lui faire. Car tandis que mon esprit va s'écartant, de plus en plus, de la grâce latine et de sa clarté originelles, la Femme persiste dans la pureté du type, en dépit du caprice de la mode, lesquels ne sont faits que pour amuser les sots. Musset a dit à ce propos, dans *Namourac*, sur la nudité, des choses tout à fait charmantes.

Mais si ce n'est pas un moineau, qu'avez-vous donc perdu, mademoiselle, pour être ainsi dans une pose languissante, sinon désespérée.

Je suis indiscret? Bon, je me tais. Je n'avais d'ailleurs aucune mauvaise intention, en vous interrompant, puisque Greuze n'a pas mis auprès de vous-même le vase fêlé de Sully Prudhomme.

Votre amant vous a peut-être grondée?

Pourquoi? Parce que vous vous promeniez peut-être sans vêtements, au clair de la lune? Il n'y aurait vraiment pas là de quoi fouetter un chat — il m'est bien permis d'amener un chat, dans ma comparaison, moderne brebis, puisque décidément vous n'avez pas de moineau.

Sans fouiller plus avant votre secret, je me contenterai, belle créature, à admirer, dans votre chevelure dénouée, le frisson d'argent qu'y met l'astre lointain, et couler sur vos épaules semblant un lac nocturne sous un ciel bien étoilé, et encore sur vos cuisses tendues paa une génuflexion obstinée. Cette carresse de la lumière sur votre chair est comme un baiser mystérieux. S'il est des esprits dans l'ombre, et ils n'auraient rien de mieux à y faire qu'être désordonnément amoureux, j'imagine qu'ils agitent autour de vous d'invisibles ailes. Le métier d'esprit, s'il existe, a du bon. Je ne comprends pas beaucoup ceux qui passent leur temps à se fourrer dans des meubles pour amener les vieilles demoiselles, en leur craquant au nez, comme le fait le Dieu Neptune, dans une ode expirément

parfumée d'Horace. Mais j'envie le destin de ceux qui profitent sagement de leur invisibilité pour se glisser auprès des jeunes filles déshabillées.

Cette possession posthume de l'antique anneau de Gigès serait une circonstance atténuante du trépas.

Si jamais cette jouissance après décès, d'un bien que j'ai toujours souhaité, m'est donnée, je prendrai une rude revanche de la vie, en allant taquiner toutes les pimbêches qui m'ont refusé la vue de leurs appâts. Autour de ces pudibondes péronnelles — tel le bourdon au corset de velours autour de son sein — je m'obstinerai et le souffle insensible de mes ailes leur mettra des chairs de poule aux épaules. Au fait, le grand regret que vous semblez avoir de quelque chose, mademoiselle, vient peut-être d'avoir été inutilement cruelle pour l'amant qui vous demandait si peu ! Ah ! si la femme savait comme elle a tort de ne pas se laisser aimer !

Amants qui passez le chemin,
N'attendez que l'hiver renaisse !
Cueillez les fleurs à pleines mains,
Au temps fleuri de la jeunesse !

Quand vous le voudrez, mademoiselle, et quand le hasard vous dévêtira pareillement — ce hasard fut-il simplement le caprice d'un peintre — je vous enseignerai un beaucoup plus agréable emploi du temps que cette mélancolie obstinée sous les insensibles rayons de la lune !









BESNARD

Vision de Femme

Le ciel n'étant, par derrière, qu'une large coulée d'or, comme si toutes les feuilles claires d'automne y passaient dans l'adieu du soleil ; le feuillage n'étant par devant, qu'un épanouissement de fleurs éclatantes, dans un air plein de flammes et plein de parfums, apparaît la Femme, seule troublante dans la sénérité de toutes les choses.

Et c'est comme une évocation de ces rêves d'adolescents

*

où, tout à coup, dans la tranquillité du paysage, se dresse la vision voluptueuse que poursuivent des désirs inconscients souvent. Qui de nous, au temps des ferveurs platoniques encore, ne s'est arrêté soudain, au revers d'un chemin qu'inondait le soleil couchant, ou saignaient les roses sauvages parmi la neige des aubépines, prêt à s'agenouiller devant une invisible image à qui il parlait tout bas ? En ces printanières années, les clairs de lune sont surtout favorables à ces chastes apparitions et c'est le fantôme d'Eurydice qui y passe, bercé par les plaintes lointaines d'Orphée. Ce sont des vers Lamartiniens que chantent aux lèvres, de très tendres et très pures idylles qui ressemblent à des prières.

Toute autre est l'impression que donne la brillante image que voici.

Il y a plus de souvenirs que d'espérances dans ce chaud frisson d'automne dont la Femme est enveloppée. Ce n'est pas des lis ni des roses en bouton qui se pressent devant elle, mais des pivoines largement ouvertes et pareilles à des blessures. Ce n'est plus Lamartine mais Baudelaire qui nous revient en mémoire devant le mensonge de son sourire et de ses yeux, devant le charme cruel de sa beauté.

Et ceux qui ont aimé la reconnaissent cependant, car elle est le spectre lumineux et fleuri de leur jeunesse.

Je suis certain que chacun de nous a pressenti la Femme par laquelle il devait souffrir, ne dut-il la rencontrer que

beaucoup plus tard dans les hasards de la vie. Quand celle-là vient enfin, nous ne la voyons pas, nous la revoyons. Dans ses traits s'affirme l'indécise image dont le premier regard et le premier sourire nous avaient charmés. Nous étions pareils à l'enfant qui s'amuse au mirage d'une étoile, sans se douter que celle-ci le regarde de loin, avant que la course des astres la fasse lentement descendre, pleine de brûlures pour son cœur.

Du front pur autrefois entrevu dans le reflet tremblant des eaux, toutes les innocences sont déchues. La vierge, elle aussi, est devenue femme, durant que le caprice des temps nous retenait loin d'elle. Elle est devenue savante aux tortures et nous apporte, non pas la corbeille de lis dont nous rêvons encore les candeurs immortelles

Mais les urnes d'amour dont son grand cœur est plein !

Et voilà pourquoi, une impression d'arrière saison, d'arbres dépouillés, de Nature s'épuisant dans la dernière caresse du soleil est au fond de ce tableau, malgré que ce ne soit, sous nos yeux qu'un parterre en pleine floraison. Devant nous, c'est Mai déchirant le cœur des roses. Plus loin, à l'horizon, Octobre éparpillant les étincelles du bouquet où se finira le feu d'artifice.

Et la Femme, entre cette éclosion des sèves nouvelles et ce magnifique adieu de toutes les splendeurs qui vont mourir, la Femme impassible entre les cœurs qui se gonflent

de tendresses timides encore et les âmes lassées qui, n'ayant souffert que de l'Amour, ne regrettent cependant que l'Amour. Je ne sais rien de plus complexe que le monde soulevé, dans l'esprit, par cette image, gloire de la chair s'épanouissant, cynique et redoutable, entre la terreur des premiers aveux et la mélancolie des dernières caresses. Comme l'Aube, comme les cygnes blancs, elle semble sortir d'un nid de fleurs et de lumière ; comme les cygnes elle étendra sur nos fronts l'ombre de ses grandes ailes ; comme l'Aube, elle nous criblera le cœur des flèches d'or qu'elle cache encore, secouant sur nous, les mélancolies et les blessures de l'Amour.





DUBUFE

Plafond du Théâtre-Français

S'IL est vrai que les murs ont des oreilles, il est vraisemblable que les plafonds, qui ne sont, après tout, que des murs horizontaux, en ont également. Les Déesses et les nobles oiseaux, aux ailes olympiennes, qui habitent celui-ci, ne perdent pas alors un mot des choses qui se jouent à la Comédie française. Ils entendent, tour à tour, les vers sublimes de Corneille et la prose moins sublime des contemporains. Je cherche à deviner, dans leurs poses

leur opinion sur le répertoire, et il me semble que je la connais maintenant.

Ils sont d'avis qu'on ne joue pas assez souvent les poètes à la maison de Molière. C'est fort bien, disent-ils, de nous endormir quelquefois, la chaleur des lustres ardant, avec la prose de Camille Doucet et, depuis le temps que nous sommes suspendus dans l'espace, ce ne nous est pas un inutile repos. Mais nous avions coutume d'être bercés au son des lyres et cette musique nous manque énormément. Grâce à elle, des rêves héroïques passaient sous nos paupières baissées et les antiques tendresses se réchauffaient dans nos cœurs. C'est le métier des poètes de faire river et aimer. Nous demanderons qu'on nous les rende quelquefois. C'est que l'éternité est longue, même dans la gloire des œuvres d'art où la mémoire fervente des peintres nous consacre encore.

— Et les abonnés ? objectai-je.

La divine immortelle qui, dans l'échevèlement de sa belle crinière d'ambre, soulevée par les mains potelées des amants, les bras étendus vers l'infini, traverse l'espace, laissa tomber de la pourpre entr'ouverte de ses lèvres, comme d'une rose, ces mots qui tintèrent comme une perle : Certes les abonnés sont quelque chose d'infiniment respectable, et nous serions désolés de les voir partir. Car ils nous sont une source continuelle de divertissement. Outre, que nous nous mirons avec plaisir dans le miroir innombrable de leurs crânes chauves, qui fait des fauteuils d'orchestre,

un immense piège à Alouette. Nous nous amusons beaucoup de la perversité innocente et naïve de leur goût. Il est bien entendu qu'ils viennent là pour rire et parce que le théâtre du Palais Royal est trop petit pour les contenir. Ne leur parlez pas du respect dû aux traditions, des nécessités littéraires d'une maison qui est, avant tout, le conservatoire et le musée des belles œuvres du passé ; ne leur rappelez pas les nobles enthousiasmes qui saluèrent, sous ces mêmes lambris, de grandes et nobles œuvres. Point, ils entendent rire. Ils sont venus là pour s'amuser.

— Il me semble cependant que *le monde où l'on s'ennuie*...

— Ne rappelez pas mes douleurs, me dit, sur un ton suppliant la Déesse.

— Mais les comédiens ? lui répondis-je.

— Certainement les plus habiles du monde et jouant les œuvres comme on ne les saurait interpréter aussi bien ailleurs. Mais je les trouve vraiment un peu trop complices du goût des abonnés. Se souviennent-ils, eux, qui reçoivent les pièces, qu'ils exercent la plus redoutable des magistratures ?

— Madame, objectai-je, n'ayant jamais eu l'honneur de lire à la Comédie française, je ne puis vous dire comment s'y rendent les arrêts. Mais on m'a dit que c'était avec une bonne volonté de bien faire et une courtoisie parfaite.

— J'y voudrais voir les poètes mieux défendus ! reprit l'immortelle.

Et, tandis que l'aigle dont les grandes ailes effleurent ses pieds blancs les ouvrait davantage encore, en signe d'assentiment :

— Il ne faut pas nous en vouloir, à nous que le caprice de l'artiste a évoquées dans ce beau rêve païen, de n'être pas encore résignées à l'oubli, nous qui avons été la gloire des lettres françaises, si longtemps inspirées des lettres latines et grecques ! C'est sur des scènes comme celle-ci que nous devons trouver notre dernière asile. Les poètes seuls y brûlent encore un peu d'encens sur nos autels et je vous assure que celui de Théodore de Banville n'est pas moins odorant que les roses printanières, qu'on ne les chasse donc pas de ce temple des grands souvenirs !

Et la Déesse, ayant ainsi parlé, semble monter plus haut encore dans son nuage, pendant que les employés du théâtre donnaient un dernier coup de brosse aux banquettes avant la représentation d'une comédie, qui a le don de faire rire les abonnés.









JEAN-LOUIS BRÉMOND

Matinée

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté la lumiére s'épanche
Sur les coteaux légers qui baigne son flot clair,
— L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchottent dans la brise errante où s'évapore
L'Ame des derniers lis par la Nuit éffeuillés.
L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

*

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier,
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aigue est pleine de rosée.
— L'Aube sur les gazons égrène son collier.

Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
Se reflèchit déjà le doux spectre des fleurs,
Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles,
S'ouvre l'œil allangui des pervanches en fleurs !

N'est-ce pas l'Aube elle-même, l'Aube toute blanche aux cheveux de lumière qui, dans l'innocence triomphante de sa nudité, descend vers les ruisseaux pleins de hautes herbes et cueille, en chemin, la fleur symbolique des grands iris semblant aux papillons jaunes ou violets aux ailes captives ? N'est-ce pas l'Amoureuse autrefois aimée et qui pleure encore le souvenir ?

Le pied blanc de l'Aube a laissé
Des poussières d'argent sur l'herbe,
Et mis un pleur vite effacé
Au coin d'argent des lis superbe.

— O les beaux matins de printemps
Où le soleil, dans la rosée,
Allume des fleurs irrisées
De feux légers et palpitants.

Quand elle eut, sur mon cœur joyeux,
Mis son pied, vivante lumière,
Des larmes mouillèrent mes yeux
Et mon cœur s'en fut en poussière.

— O les beaux matins de printemps
Où l'âme, aux fleurs appareillée,
Des baisers de l'Aube mouillée,
S'emplit de rayons éclatants.

Le vent a séché sur les fleurs
Ce duvet brillant d'eau céleste :
De celle qui causa mes pleurs
A peine un souvenir me reste.

— O les beaux matins de printemps !
Pour la nature et pour la vie.
Votre douceur trop ravie
Ne dure que bien peu d'instants !







COURTOIS

Le Matin

Une rose frileuse au cœur noyé de pluie
Sur un rameau tremblant vient de s'épanouir
Et je me sens repris de la douce folie
De faire des chansons et de me souvenir.

Les amours trépassés qui dormaient dans mon âme,
Doux Lazare, sur qui j'ai tant versé de pleurs,
Soulèvent, en riant, leur suaire de fleurs
Et demandent le nom de ma nouvelle dame.

Ma mignonne aux doux yeux, mets ta robe et fuyons,
Par les bois remplis d'ombre et de mélancolie,
Chercher un doux remède à la douce folie.
Le soleil m'a blessé de ses premiers rayons.

Ainsi dit une chanson d'Antan, délicieusement mise autrefois en musique par Massenet, au début du *Poème d'Avril*, que l'auteur d'*Esclarmonde* n'a pas oublié certainement. Il sortait alors de l'Ecole de Rome et moi de l'Ecole militaire, mon premier livre de vers sous le bras Comment nous sommes-nous rencontrés ? Mais nous avons écrit ensemble cette idylle de la vingtième année. Elle me revient en mémoire devant cette gracieuse figure de jeune fille à qui je disais volontiers, comme Sully Prud'homme :

Je vous aime ! voici pourquoi
Vous ressemblez à ma jeunesse !

Temps rapide, n'est-ce pas, mon cher Massenet, qui pour vous s'est envolé plus vite encore, puisque la gloire vous a prêté ses ailes. Vous vous en rappelez cependant n'est-ce pas, les belles heures de jeunesse, sous les ombrages hospitaliers de Saint-Cloud, dont notre gaîté bruyante faisait coucher les habitants de meilleure heure, ce qui amena un accroissement très sensible de la population. Aussi aurions-nous mérité que nos statues jumelles fussent élevées au rond-point de l'avenue, là où les dieux des bassins, toujours vides, excepté quelques dimanches, se regardent de leurs yeux de pierre, avec tant de mélancolie. Cet entourage païen de faunes et de nymphes, de dryades

et de Tritons ne vous semblerait-il pas, comme à moi, une délicieuse compagnie posthume ? Du même mépris qu'eux, nous envelopperons la foule inepte des promeneurs qui écrasent les fleurs sauvages dans les gazons et effarouchent les merles dans l'épaisseur verdoyante des feuillées. Et, la nuit, quand aucun de ces imbéciles ne pouvait nous entendre et que les ruines olympiennes seules comprendraient nos paroles, sous les regards tranquilles des étoiles qui vous ont si souvent souri et de la lune que j'ai si fidèlement servie, nous chanterions encore cette chanson de notre *Poème d'Avril :*

Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant !
C'est moins qu'un moment,
Un peu plus qu'un rêve ?

Le ciel nous enlève
Notre enchantement.
Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant !

Sous le flot dormant
Soupirait la grève,
M'aimas-tu vraiment ?
Fut-ce seulement
Un peu plus qu'un rêve ?
Que l'heure est donc brève,
Qu'on passe en aimant.









GERVEX

Etude de Femme nue

Connaissez-vous un mystère plus troublant que celui de la Femme dont on voit tout, excepté le visage ?

Je l'ai chanté autrefois dans le douzain de Thestylis qui, fort à propos, me revient en mémoire et que voici :

Tes noirs cheveux m'ayant dérobé ton visage,
— Comme la nuit où meurt la floraison des lis, —
Des grâces de ta face, ô chaste Thestylis,
Les grâces de ton corps me furent un présage,

*

J'ai deviné l'éclat de tes yeux aux chaleurs
Divines de tes flancs et de ta croupe nue ;
De mes mains à mes yeux ton image est venue,
Comme nait, d'un parfum, la vision des fleurs.

Va, tu n'as rien gagné de m'être ainsi farouche,
En me cachant ton front sous ce voile obstiné.
— A parcourir ton corps mes yeux l'ont deviné
Et mes baisers ailleurs ont su trouver ta bouche.

Ce n'est pas cependant une pudeur exagérée, qui pose une fois de plus, devant moi le problème irritant que je viens de dire. Le caprice exquis du peintre a suffi à m'infliger ce châtiment d'Œdipe devant un sphynx dissimulant absolument ses traits. L'imbécilité de l'homme est un long poème. Et qu'est-ce que cela me peut faire ! n'ai-je donc pas, devant moi, assez de choses à admirer pour me préoccuper de la seule qu'on refuse à mes yeux. Et cette belle chevelure même qui semble une coulée d'encre sur les blancheurs de l'oreiller ! Et ce coin d'oreille qui semble un coquillage de nacre auquel on aimerait confier son secret ! Et cette jolie nuque aux frissons d'ambre ; et l'ivoire vivant des épaules s'infléchissant jusqu'à la cambrure des reins qu'assouplit la caresse d'une ombre où se mesure leur voluptueuse profondeur. Car c'est de ce beau gouffre que jaillit la croupe jumelle et ferme, largement étendue dans sa savoureuse et pesante lassitude. Plus bas encore les jambes vont s'effilant vers les pieds collés l'un à l'autre, comme deux beaux fleuves prêts à mêler leur cours, deux fleuves où se peut embarquer le frêle et charmeur esquif des rêves, deux fleuves doux à

descendre jusqu'au fin corail de l'orteil, plus doux à remonter encore.

En voilà assez, morbleu ! il me semble, pour les délices d'un honnête homme. Vous refusez de vous retourner, Mademoiselle ? Fort bien !

Ceci, pour moi, n'est déjà que trop bon !

Comme dit un moine dans un épigramme de Jean-Baptiste Rousseau.

Fausse philosophie que la mienne et menteuse résignation. J'ai malgré moi la curiosité, ennemie de mon propre plaisir, de la bouche souriante ou boudeuse dont je pressens le pourpre humide et tiède, et pareille à celle d'une rose emperlée de rosée ; de ces yeux baissés, sans doute, et projetant sur le duvet de la joue, le frémissement d'ombre de longs cils ; de ce nez aux narines vibrantes comme les ailes d'un papillon rose et que je veux croire, suivant la formule grecque dont je suis demeuré exclusivement épris. Car c'est une fatalité de mon goût que tout un village me soit gâté par un clocher sans style. Je tiens pour la belle ligne qui fait descendre le nez du front, sans révolte et je ne haïs rien tant au monde que ce que nos pères appelaient un « minois mutin ». Le diable sort des museaux en l'air ! Mais ce n'est pas, au moins, pour vous que je dis cela, Mademoiselle. Le

Corps féminin qui tant est tendre,
Poly, souef et prétieulx

comme dirait le bon Villon, obéit à d'harmonieuses logiques et telle beauté y a telle autre beauté pour corollaire fatal. Je déclarerais la Nature absolument déloyale et refuserais toute fête à l'Etre suprême, quitte à faire guillotiner mon ombre, dans un autre monde, par l'ombre de Robespierre, si, avec les reins autocratiques que vous avez, vous ne possédiez un nez de duchesse que je vous soustrait, d'ailleurs pour le plus grand bien de votre amant !





A. DAGNAUX

Dormeuse

Elle avait certainement entendu, à son premier réveil, la chanson lointaine des oiseaux, dans les branches du jardin, à travers les vitres fermées, quand l'Aurore sonne les premières fanfares de son cor de cuivre rose. Et qui sait! la tentation lui était-elle venue, un instant, de descendre, enveloppée seulement du peignoir frileux jeté à terre, se mouiller un peu le bout des pieds, à peine chaussés dans les gazons mouillés où les pervenches ont leurs yeux violets pleins de larmes. Les fauvettes se seraient effarouchées à

son approche, mettant un frémissement inquiet d'ailes dans le feuillage. Et c'est comme un voile de royale épousée, blanc, avec un scintillement de pierreries, que la brise matinale eut tendu devant elle, un voile dont la fraîcheur eut délicieusement caressé sa chevelure encore dénouée. Le premier papillon réveillé, la prenant pour une rose,— à la voir si belle et le teint doucement fouetté par le Zéphyr, — serait venu voleter autour d'elle et le bourdon éperdu qui se cogne à tous les troncs aurait laissé, à son épaule, un peu de velours doré de ses ailes. Elle est délicieuse l'heure où

L'Aurore frange de carmin
La robe grise de la nue,
Et brode, en passant, l'avenue
D'un double feston de jasmin.

Une aiguille d'or à la main,
Comme une fée elle est venue
Mettre leur parure connue
Au ciel d'azur, au vert chemin.

Comme Pénélope, sans trêve,
Elle recommence le rêve
Qu'emportera la fin du jour.

Renaissante et mourante flamme,
Ainsi recommence dans l'âme
L'œuvre éternelle de l'Amour.

L'heure exquise où l'Amant, fidèle à son premier amour, chante, mélancolique dans la joie de tous les réveils :

O matin vermeil qui descends
Les marches d'azur des collines,
Et, jusque vers les plaines inclines
Ton faisceau de rayons naissants,

O Faucheur des ombres dressées
Aux sillons obscurs de la Nuit,
L'or vivant qui, dans tes mains, luit,
Vient des étoiles ramassées.

Dans les champs des cieux parcourus,
Comme le moissonneur sa gerbe,
Tu nous fais le soleil superbe
Où sont les astres disparus.

En cueillant tes fleurs de lumière,
O Matin, as-tu respecté
L'Etoile de qui la clarté
Sur mon front brille la première ?

L'astre pâle et silencieux
Qui s'envole aux pas de l'Aurore
Et que mon rêve cherche encore
Au profond des jardins des cieux ?

Ah ! que jamais ta main cruelle
Ne touche à cette fleur d'amour
Et n'effeuille, aux souffles du jour,
Cette rose spirituelle !

L'heure délicieuse où l'amant en quête d'amours nouvelles, chante à son tour :

Dans les vergers éclatants
Qu'un matin joyeux colore,
Venez admirer la flore
Odorante du Printemps,
Pour qu'en mes chansons renaisse,
Dans ce décor enchanté,
La ferveur de ma jeunesse
L'éclat de votre beauté!

— Dans les grands jardins qu'arrose
Avril de ses derniers pleurs,
J'ai vu les pêchers en fleurs,
Et j'ai cru voir vos couleurs :
Ils étaient en neige rose.
Le long du gazon frileux,

Sous vos frileuses toilettes.
Dans l'œil bleu des violettes
Venez mirer vos yeux bleus.
Pour que les floraisons frêles
Qui emportent les aquilons
S'effeuillent, comme sur elles,
Dans l'or de vos cheveux blonds.

— Dans les grands jardins qu'arrose
Avril de ses derniers pleurs,
J'ai vu les pêchers en fleurs,
Et j'ai cru voir vos couleurs :
Ils étaient en neige rose !

Pourquoi a-t-elle résisté à toutes ces tentations de la nature en fête ? Du paysage souriant dans le rose baiser de l'aurore ? Ses pieds avaient cependant quitté les tiédeurs de la couche grande ouverte dont les draps avaient été vivement écartés, comme un bloc de neige qu'un rayon printanier fait éclater et déchire. Mais la paresse du rêve interrompu l'a reprise sans doute ; une langueur voluptueuse l'a enveloppée d'un sommeil où la pensée n'est pas toute entière endormie. Seulement ses bras se sont repliés sur l'oreiller et sa tête s'y est penchée de nouveau, comme allourdie par la masse sombre de sa chevelure. Et voici que le rythme de son souffle soulève la blancheur harmonieuse de sa poitrine nue, que ses jambes se sont recroisées l'une sur l'autre, dans une pose de lassitude très douce, comme celle qui vient après les joies ineffables de l'amour. Les cils frangent maintenant ses joues de leur ombre frémissante et un sourire est venu à ses lèvres, un sourire mystérieux vers quelque amant inconnu qui chante peut-être sous la fenêtre, sans se douter qu'on pense à lui, en rêve, hélas ! seulement.







JEAN BÉRAUD

Étude

La matité vivante des chairs féminines sous le deuil d'un voile qui, de son ombre transparente en amortit l'éclat ; la fermeté savoureuse des formes, visiblement saillantes encore dans cette élastique prison où les lignes ne perdent rien de leur fermeté. Beaucoup du charme que prennent toutes les choses de la Nature quand un accident les rend plus discrètes : celui des paysages d'automne ou de printemps, autrement exquis, sous leur rideau vi-

*

brant de vapeurs, que les plaines incendiées par les soleils caniculaires ou les monts que la neige a faits de marbre sur la froide limpidité des cieux d'hiver ; celle de la fleur aussi quand l'araignée d'octobre accroche à ses pétales mouillées ses fils d'argent tout emperlés de rosée. Diderot a dit que l'indécent, ce n'était pas le nu mais le troussé. Volontiers dirai-je que le voluptueux, ce n'est pas le nu d'avantage mais le voilé.

Il ne faut chercher dans cette image, aucune de ces idées mythologiques dont les peintres contemporains font encore, trop souvent, l'inutile circonstance atténuante des nudités qu'ils nous montrent, à moins qu'ils ne cherchent une excuse plus ridicule et plus inutile encore dans les mystères du lavabo. Ce n'est pas au sortir de soins de propreté que cette belle personne a revêtu ce peignoir sombre et perfide tout ensemble. C'est vraisemblablement pour plaire à la fantaisie d'un amant, ce qui est un sentiment tout aussi respectable que l'amour de l'hydrothérapie.

Pas d'avantage, elle n'a la prétention de représenter Diane s'encapuchonnant à demi pour aller s'asseoir un moment, au bord de la couche d'Endymion, non plus que Phébé cachant à demi sa face d'argent limpide sous l'aile tremblante d'une nuée, comme un oiseau céleste qui se voudrait endormir.

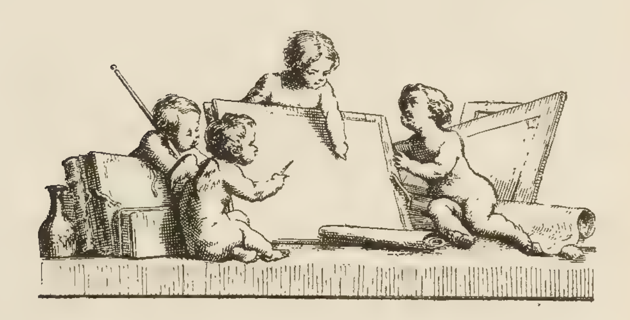
Et, dans cette exquise vision, ne cherchez pas non plus la douleur d'une amante ou d'un vierge s'enveloppant de vê-

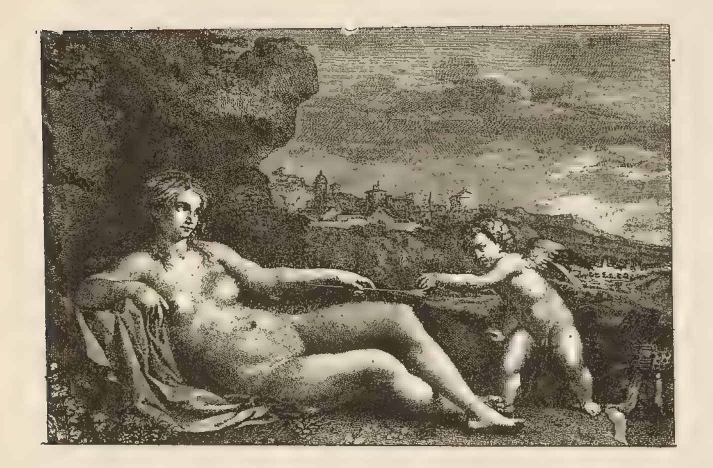
tements obscurs comme Artémise ou Electre. Le curieux est que ce fatras de souvenirs antiques et de mythologiques impressions nous vienne fatalement devant toute image nue de la Femme. Comme il serait plus simple de n'y pas chercher si loin et de mettre à terre tout ce fardeau d'érudition, pour admirer la seule chose qui soit éternelle, pour adorer la seule chose qui soit divine, puisque les Dieux seuls ne changent ni ne meurent : la Beauté dans la Femme, sa réalisation vivante la plus complète ; ce beau poème de chair fait pour les caresses ; cette chevelure qui porte en elle, un monde de parfums ; ce visage qu'éclairent tour à tour la flèche d'acier du regard et le rayonnement menteur du sourire ; ce corps où tout est fait dans ce qu'il y a surtout de mystérieusement obscur, pour les délices de l'amour.

Il faut être fou pour vouloir un nom à cet ensemble de merveilles. C'est la Femme et il n'est pas nécessaire d'en savoir davantage pour se mettre à genoux. Le Sphynx qui, seul a le secret de nos tortures, n'a pas besoin des ombres de la grotte où l'allait consulter Œdipe, il est partout aussi terrible dans le calme regard de cette fille, qui n'est vraisemblablement qu'un modèle d'atelier, que dans les images où la Fatalité s'est entourée de symboles. Il suffit à cet être-là, pour faire souffrir jusqu'à la mort, de la bestiale splendeur à laquelle peut se prendre demain l'âme d'un héros ou celle d'un poète. Cette vulgarité même du Destin, cette puissance impitoyable de la chair

n'est pas d'ailleurs sans grandeur ; cette humiliation de toutes les noblesses de l'âme, de tous les désirs, de toutes les grandeurs et de tous les rêves devant l'amirable animal qu'est la Femme ne m'inspire aucune révolte, et je plains ceux qui ne subissent plus cette loi abrutissante, mais sublime. Car de cette lâcheté nous viennent, après tout, nos joies les plus aigües et rien ne vaut le baiser qui mord.

Ni déesse, ni héroïne, Femme simplement, mais jusqu'à la cruauté par l'intensité charnelle de ce qui attire en Toi, je te salue, sans prière et sans rancune, Toi qui es pareille à tant d'autres qui m'ont si délicieusement supplicié et que je retrouve dans ce vrai chef-d'œuvre du plus moderne et du même épris d'idéal vivant des peintres de ce temps.





ROSSET-GRANGER

Farmiente

Dans la verdure tendre et sous la rude écorce,
Des sèves — qui, de loin, tenta le firmament,
L'impuissante ferveur pleure éternellement,
Aux cîmes des forêts sentant moins leur force.

Par l'aimant invisible et traitre des soleils
Au plus profond des flancs de la Terre pensées,
Rafraîchissant leur âme aux fraîcheurs des rosées,
Elles montent en chœur sous les levants vermeils.

Jusqu'au sommet du chêne et l'odorante crête
Du Palmier et le faîte aigu des peupliers,
En suivant des rameaux les contours délices,
Elles vont ! — Mais au bout, le destin les arrête.

La chanson des oiseaux fuyant la paix des nids,
L'ensemble rumeur de la brise qui passe,
Tout leur donne la soif sublime de l'espace
Et le dégoût amer des horizons finis.

A rompre leur prison leurs colères sont vaines
Et nul bruit n'en trahit l'effort silencieux.
Sans pouvoir emporter notre désir aux cieux,
Tel notre sang s'épuise au chemin de nos veines.

La mort seule, ici-bas, affranchit les douleurs.
Accourez, bûcherons à la rude cognée !
Et, creusant dans leurs troncs une large saignée,
Des chênes et des pins délivrent l'âme en pleurs !

Leurs blessures s'ouvrant ainsi que des calices,
Verseront leur parfum dans le vent qui s'enfuit,
Et, dans l'ombre du temps, les lèvres de la Nuit
Y boiront lentement d'éternelles délices ?

Aussi ai-je chanté jadis la mélancolie des grands bois recueillis sous le souffle ardent des canicules, et il me semblait que la voix des ruisseaux coulait à leurs pieds, dans la coupe luisante des roches, exhalait leur plainte pareille, lasse du chemin sans fin des eaux. Car toute mélancolie dans l'éternelle Nature, pour qui n'a pas pris son parti encore de voir les automnes jeter à terre et semer aux vents

du ciel l'œuvre fleurie du Printemps. Tout paraît quelquefois inutile dans ce temple sans Dieux, où les encens fument toujours ou des hymnes s'élèvent... vers qui ? Vers le ciel insensible et les astres indifférents à nos larmes et à nos prières.

Cependant la Femme apparaît dans cette tristesse du paysage et voici que tout s'anime autour d'elle. C'est vers elle que les fleurs tendent leurs subtiles regards, roses ou bleus comme des rayons d'aurore, que les verdures tendent leurs rameaux comme des palmes triomphales ; c'est pour elle que les oiseaux reprennent leur chanson joyeuse dans les branches, et que l'aile virtueuse et sonore des libellules a comme des frémissements d'éventail. *Ecce ! Ecce Deus !* Voici venir la divinité attendue, celle dont la Beauté veut pour décor l'ensemble beauté des choses. *En cesson patint Dea.* Invisiblement les gazons se sont inclinés devant ses pas pour baiser ses pieds nus et les brises se sont allanguies pour se venir embaumer à sa flottante chevelure. A travers les frondaisons mêmes, les rayons de soleil qui y passent amortissent la piqûre de leurs flèches d'or qui s'éparpilleront sur le sable, comme une poussière d'étoiles.

La Femme est-elle sensible à ce grand hosanna de toutes les choses sur son chemin ? Qui sait si ce cœur mystérieux monte seulement jusqu'à son oreille ou passe la musique obscure de son rêve. Elle n'écoute pas assurément

ce que disent toutes ces voix. Mais leur vague rumeur est comme le bercement des flots lointains pour elle. Aussi prend-elle une mystérieuse douceur à s'étendre dans cette fraîcheur du paysage, au bord de l'eau qui court en se déchirant aux cailloux, sous l'œil luisant des larges pierres éternellement mouillées et rougies par les mousses. Oubliant le dur oreiller sur lequel repose sa tête et que fait moins dur l'épaisseur tiède de ses cheveux roulés en masse sombre, elle pose son front sur ses mains nouées et s'endort dans quelque songe voluptueux où la Nature qui console tient moins de place que l'Amour qui meurtrit !






OBSESSION



A. CORDONNIER

OBSESSION

SAINT ANTOINE, n'est-ce pas ? me dit en passant, devant ce joli groupe, celle qui m'est plus chère que la lumière du jour.

—Non, ma chère Ame ; le berger Pâris, s'il vous plaît.

— Par exemple ! vous ne reconnaissez pas Saint Antoine à sa figure asectique et à son capuchon ? Je sais bien qu'il lui manque son compagnon ordinaire. Mais tout à l'heure, il y avait un vieux bourgeois qui s'était placé tout à côté, et alors l'illusion était complète. Saint An-

*

toine, vous dis-je ! Et ces trois jolies demoiselles qui font des grâces derrière lui sont les tentations, celles dont Baudelaire a dit qu'elles avaient les seins nus et pourprés. Elles l'engagent à quitter son rosaire pour de plus aimables distractions. C'est clair comme le jour.

— Désolé de vous contredire, mon cœur. Mais ce n'est pas du tout ce que l'artiste a entendu représenter. Voici à mon avis, la légende dont il s'est inspiré.

Le berger Pâris, après le trépas d'Hélène, devient affreusement mélancolique. Il était tellement insupportable en société, que ses amis le décidèrent à se faire moine. Cependant les trois Déesses qui s'étaient autrefois soumises à son jugement, dans le verger olympien, n'avaient pas perdu de vue leur ancien arbitre. L'une, Vénus, lui avait gardé une plus vive reconnaissance du prix qu'il lui avait décerné. Les deux autres, Minerve surtout, une impitoyable rancune. Et la pomme, qu'était-elle devenue? Parbleu, elles l'avaient toutes les trois, croquée à belles dents. Puis, la récompense disparue, elles avaient recommencé à se disputer sur leur mutuelle beauté. Elles en avaient appelé — sauf Vénus — de l'arrêt rendu sous les grands arbres où le Berger avait précédé Saint Louis, pour rendre justice. Vénus, avait un peu, mais délicieusement épaissi. Minerve avait maigri, au contraire, quelque peu. Junon avait les cheveux blancs, mais les rendait ainsi par coquetterie. A leur avis, l'épreuve était à recommencer. Et, c'est pourquoi, dans sa solitude d'anachorète, elles

sont venues trouver l'hermite en lui priant de remonter sur son tribunal.

Mais Pâris, qui, dans sa conversion au christianisme, a appris le mauvais usage que la Femme faisait des pommes, quand on avait l'imprudence de lui en confier, même pour faire de simples charlottes, se refuse absolument à leur remettre une seconde fois cet emblème de l'universelle damnation. Et voilà pourquoi les déesses impatientes se tordent derrière lui, en d'inutiles supplications et tentent tous les moyens de l'attendrir. J'en vois même une qui simule un appétit désordonné et le veut prendre par la pitié de son inanition. Mais, éclairé des lumières éternelles de son for, il n'écoute pas même Zérimiades et continu son chapelet. Voilà, ma toute belle, ce qui me paraît absolument clair dans cette image qui vous intrigue autant qu'elle vous charme.

Celle qui m'est plus chère que la lumière du jour demeure un moment pensive. Puis tout à coup, frappant doucement son joli front du pommeau éburnéen de son ombrelle :

— Je crois, dit-elle, que nous nous trompons tous les deux.

— Alors ce serait, selon vous ?

— Abélard, peut-être.

Et une vive rougeur passa dans le velours vivant de ses joues.

— Voilà, mon ami, continua-t-elle, comment je m'explique alors la chose. Vous savez qu'Abélard était devenu moine « en Saint Denys » comme dit Villon dans la ballade des neiges d'Antan, et durant qu'Héloïse gagnait son salut au Paraclet. Or, d'après toutes les histoires, Héloïse mourant la première et Abélard ne la suivit dans l'autre monde, que longtemps après. Il avait la vieillesse tranquille d'un homme revenu de toutes les vanités de ce monde. Héloïse qui avait toujours été bavarde, et l'était devenue encore d'avantage, au couvent, avait conté ses amours d'autrefois aux trois Parques, en des termes tellement passionnés que les trois vieilles en avaient été subitement et, comme par miracle, rajeunies. Ce sont elles mon cher que vous voyez, dans le renouveau de leurs grâces d'autrefois, et ce sont elles aussi qui supplient Abélard, ignorant sa conduite, de leur apprendre un peu le bonheur dont Héloïse a gardé un vil souvenir. Mais le prudent moine se tait, aimant mieux avoir l'air absorbé dans ses dévotions qu'être forcé de leur avouer, devant toutes les autres statues, qu'il ne peut rien pour elles.



MICHEL MALHERBE

La Dernière Nymphe

Le chant de la syrinx, aux cymbales mêlée,
Monte du bois profond, cher aux faunes cornus,
Et des filles d'Hellas, la troupe échevelée
Aux fraîcheurs des gazons égare ses pieds nus.

Sur leur bouche vermeille et leurs épaules blanches
S'épanouit l'honneur d'un éternel printemps,
Cependant, qu'en fruits d'or, l'automne rit aux branches,
Ensanglantant les bras lassés des ceps flottants.

Dans un taillis très clair, au bord d'une fontaine,
Près d'un enfant debout, les porteurs de pipeaux,
Posant le buis troué sur sa lèvre incertaine,
Lui montrent l'art sacré d'appeler les troupeaux.

L'art d'ouvrir aux zéphyrs les ailes de la danse
Et de chanter l'amour en rythmes languissants.
Les nymphes, de leur doigt, lui marquant la cadence,
Goutent une langueur secrète à ses accents.

Sur le sable, tout près, la panthère charmée
De ses yeux étoilés laisse mourir l'éclair,
Et, sous l'adieu du jour, la nature pâmée
Boit une ivresse étrange aux caresses de l'air.

Es t-il donc mort à jamais ce radieux paysage des antiques idylles pour qu'on nous montre la dernière nymphe étendue dans un sommeil qui, lui-même, ressemble à la mort ? De cette belle vision des amours anciennes sous la caresse lente des bois, dans l'orgueil des nudités triomphantes, rien ne demeurera donc plus, même le souvenir ? Qui sait cependant si autant de vérité n'était pas dans cette belle et noble légende que dans les scientifiques hypothèses où nous conduit l'implacable marche de l'esprit contemporain ! Moi, je tiens encore pour les Dieux, pour les demi-Dieux, pour les nymphes et pour les héros.

J'aime l'Olympe grecque et son peuple héroïque,
Et ce fourmillement de grandes passions,
Et cet art qui donnait, à l'idéal antique,
Un souffle, des contours et des proportions.

Tout vivait dans le ciel qu'une fièvre mystique
A rempli, pour nos fils, de pâles visions.
Les tranquilles croyants du culte symbolique
Gardaient au Beau réel leurs adorations.

J'aime, dans sa splendeur, cette fable païenne
Qui nous montrait les Dieux sous une forme humaine,
Vénus fouettant l'eau de ses cheveux flottants,

Niobé, sur un roc, se dressant lamentable,
Et les fureurs de Zeus, dont la droite effroyable
Secouait, dans les airs, la tribu des Titans.











NEVILLE-CAIN

Le Satyre et le Passant

Le voyageur est entré dans l'agréable caverne de son hôte et s'est mis à table sur l'invitation de celui-ci. Un riant paysage est devant eux, le ciel très pur et les montagnes lointaines perdues dans une vapeur bleue. Quelle bonne causerie, après ce frugal repas, entre l'étranger, reconnaissant et repis, et l'amphytrion savourant la douceur digestive d'un bienfait ! Le passant vient de loin, sans doute, et c'est quelque aventure sur les mers inconnues ou dans des plaines inexplorées qu'il va conter pour

*

payer son hospitalité. Il faut, en effet, qu'il ait perdu la route de sa propre demeure pour avoir accepté à dîner, avec autant de sans façon. Le narrateur sera d'une convenance parfaite, croyant de chastes oreilles à respecter, et, de son côté, le satyre, quand il lui donnera la réplique, omettra de conter devant sa femme et ses enfants, ses antiques fredaines quand il poursuivait dans les bois les nymphes toutes nues, fuyant devant la fourche velue de ses pieds. Vous présentez, comme moi, entre ces bonnes gens que le hasard et la charité rassemblent, un entretien du meilleur goût, jovial cependant, et avec le petit mot pour rire, ou quelques bonnes plaisanteries à la rustique, ce qu'on a nommé depuis, pour les pianistes, une romance sans paroles dont on rira comme des fous. Et pendant cet emploi innocent des heures, le ciel revêtira les tentures violettes de l'ombre qui le font semblable à une immense hyacinthe aux pétales bordés de pourpre, l'horizon étant encore incendié. Puis une fraîcheur exquise montera des rivages où se sera endormi le vol circonflexe des mouettes. Dans le parfum des fleurs sauvages, près de mourir, les étoiles se lèveront, papillons d'or, cherchant d'invisibles roses dans les champs d'azur et d'infini. Alors l'intimité sera devenue plus complète. Le satyre, l'excellent satyre n'a qu'une couche d'herbes parfumées, mais une couche large où l'on peut bien dormir à plusieurs. Il en offrira un coin à son nouvel ami qui acceptera après s'être fait néanmoins un peu prier. Madame insistera. L'étranger finira par prendre la place d'honneur dans cette couche com-

mune, et, quand la nuit aura couché sur ce groupe intéressant la fraîcheur de ses grandes ailes noires, l'homme aux pieds fourchus ronflant comme un coquillage et les enfants s'étant envolés au pays des rêves, le bon passant profitera de la circonstance pour augmenter sournoisement sa postérité.

Ainsi j'aurais conçu, moi, la fin de cette idylle, en faisant une chose parfaitement humaine et morale, telle qu'il s'en voit tous les jours dans le monde.

Mais bast ! Ecoutez un peu comment Lafontaine poursuit l'histoire, suivant, en cela, une tradition des fabulistes anciens. Le voyageur s'est assis ;

D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts ;
Puis sur les mets qu'on lui donne
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne.
« Notre hôte, à quoi bon ceci ?
— L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pourrez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.
Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit. »

Voyez-vous comme il se méfie, le mâtin ! Il ne veut pas que le voyageur couche chez lui, pour ce que je disais tout à l'heure, de peur d'en être trompé et meurtri dans son honneur matrimonial. Seulement comme il est un peu honteux de sa jalousie devant un étranger, et pour ne pas

humilier son épouse, il cherche un autre prétexte pour le mettre à la porte, et voilà ce qu'il trouve :

> Arrière ceux dont la bouche
> Souffle le chaud et le froid.

Ce n'est pas la première fois que je m'insurgerai contre la morale conventionnelle des fabulistes en général et de notre bon Lafontaine en particulier.

J'avais, je l'avoue, pour les satyres, une estime mêlée de sympathie. Je les aimais pour la communauté de nos goûts, pour leur vie aventureuse dans les grands bois, pour la façon admirable dont ils jouaient du pipeau sous les ombrages, et pour l'impureté notoire de leurs mœurs. Je me les imaginais comme des braves gens, aimant les propos salés, les pots écumants, les belles victuailles fumantes, grands philosophes envers elle, et c'est volontiers parmi eux, que j'avais cherché à notre immortel Rabelais, un ancêtre. Leur façon glorieuse de porter des cornes me donnait, de leur sagesse en ménage, une idée que Molière eut partagée. Enfin, je me faisais des dieux de ces hommes aux chevilles de boucs.

Eh bien, j'en rabbats joliment. Ou plutôt ce satyre-là n'est pas de la vraie famille. C'est un bâtard du satyre mâtiné de sang israélite.





ROUSSIN

Danseuse

L'Echo des olympes défunts
A notre oreille apporte encore
Le nom charmant de Terpsychore,
Comme l'air porte les parfums.

Et clef d'or ouvrant les Sézames,
Tombeaux des mythes outragés,
Il fait revivre, pour nos âmes,
La Déesse des pas légers.

Comme un papillon sur la rose,
Comme sur la bouche un baiser,
C'est sans avoir l'air d'y poser,
Que son pied sur le sol se pose.

Comme les oiseaux et les fleurs,
Aérienne, dans l'espace,
Radieuse et séchant nos pleurs,
Devant nos regards elle passe.

C'est l'image de la gaîté,
C'est le sourire de la vie.
Car, au rythme seul asservie,
Son génie est La Liberté !

N'obéissant qu'à la cadence
Dans son élan capricieux,
C'est la Déesse de la Danse
Qui se rend visible à nos yeux.

Comme, au ciel clair des nuits sans voiles
Sur les firmaments grands ouverts,
Ecrit la loi des univers
La marche auguste des étoiles.

Le front ceint d'étoiles aussi,
Terpsychore, sœur d'Uranie,
Dans un ciel, hélas, obscurci,
Réveille l'antique harmonie.

Car ses filles au cœur fervent,
Désespérément charmeresses,
Restent les dernières prêtresses
Du seul culte resté vivant.

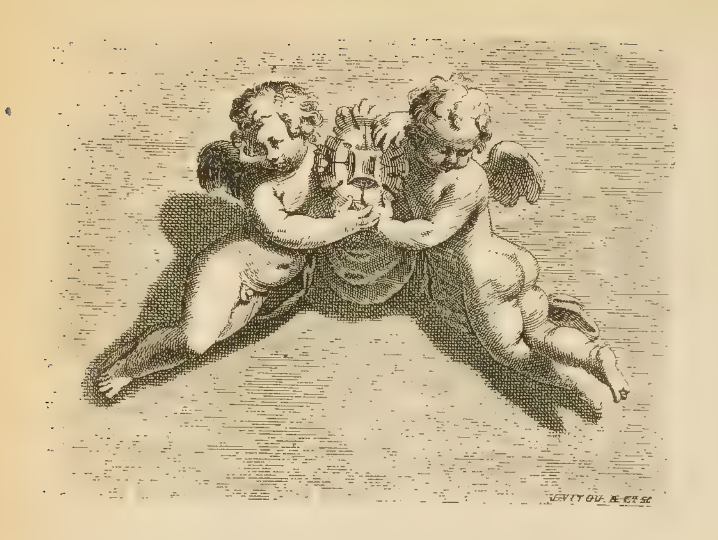
Vestales aux vœux peu sévères,
Elles gardent le feu divin,
Comme on respire au fond du verre,
L'haleine exquise d'un vieux vin.

De mieux que de Vertu modèles,
Consolant nos sorts odieux,
Vous êtes les enfants des Dieux,
Danseuses à votre art fidèles !









LÉON FRÉDÉRIC

Dans le Bois

Le carquois d'Amour va sonnant
Le choc de ses flèches légères.
— Courez, bergers ! fuyez, bergères !
Le carquois d'Amour va sonnant.

La brise passe en bourdonnant
L'éveil des chansons bocagères.
— Chantez, bergers ! fuyez bergères !
La brise passe en bourdonnant.

*

Et Mai sourit en revenant
Au chant des amours passagères.
— Aimez, bergers ! fuyez bergères !
Mai nous sourit en revenant.

Mai plein de chansons et de murmures, Mai, splendeur vivante des grands bois dont les verdures n'ont pas encore frémi sous la morsure du soleil, mais que la tiédeur de l'air semble caresser d'un long baiser. En aucun temps, la Nature n'est aussi belle sous les ombrages. Les premières feuilles des hêtres qui viennent tard sont comme une poussière d'argent que traversent de longs reflets d'émeraude. Les églantiers s'étoilent de fleurs frileuses encore, aux pétales mouillées par le matin. Les faux ébéniers s'éplorent de ployer sous le faix de leurs belles grappes d'or clair. Et, dans l'herbe, c'est comme un ruissellement de pierreries dans la fraîcheur matinale. Les anthémis sauvages semblent une constellation tombée à terre, durant la nuit. Une messe amoureuse est sonnée aux bourdons et aux libellules par les petites clochettes bleues qui montent parmi les hautes herbes. Et, plus loin, au bord de l'eau à peine ridée par un souffle, les narcisses penchent leur pâleur, les narcisses qui semblent porter au cœur une étoile.

Tout cet enchantement ne serait rien si la Beauté de la Femme ne venait donner un Dieu à ce temple où les hymnes retentissent, où fument les encens. Aussi, ayant entendu de loin cet appel énamouré de toutes les choses,

est-elle venue s'asseoir dans ce paysage recueilli qui semble agenouillé autour d'elle, et, tournant la tête vers quelque buisson plus fleuri que les autres, nous montre-t-elle sa lourde chevelure qui se maintient à grand peine au-dessus de sa nuque aux tons d'ambre et de rose thé. De l'autre main elle soutient le poids de son beau corps allangui par toutes ces effluves mystérieuses. Et elle écoute passer dans le vent tout chargé d'aromes, la chanson de l'amoureux qui soupire, sans oser approcher :

Après l'hiver frileux et nu
Encore mouillé de son baptême
Voici le printemps revenu :
— Tout rêve, tout chanté, tout aime !

Toute Femme voudrait charmer.
La seule qui me soit méchante
Est celle que je veux aimer.
— Tout aime, tout rêve, tout chante !

Un seul jour elle m'a souri ;
Mais pour moi sa pitié fut brève.
Pourtant je n'en ai pas guéri.
— Tout chante ! tout aime ! tout rêve !




10000



LAFONT

En plein air

C'est au Temps où le cœur des pivoines sanglantes
Se dégonfle de pourpre et rougit les gazons ;
Où, dans l'air plus léger, l'âme des floraisons,
Comme un vol de parfums, ouvre ses ailes lentes.

Au Temps où les grands lis altérés de soleil,
Recèlent, éperdus en de vagues délices,
Un peu de cendres d'or au fond de leurs calices,
Comme un feu brille au fond de l'encensoir vermeil.

Au Temps où rappelant les ivresses perdues,
— Quand nous tombons du ciel où l'amour nous a mis, —
La constellation blanche des Anthémis
Apparaît, comme un chœur d'étoiles descendues.

C'est au Temps où tout dit d'aimer dans la clarté
Du monde épanoui, comme un jardin de roses,
Où tout dit d'oublier le flot des jours moroses
Par le frisson divin de la brise emporté.

Le Temps ou Dieu voulut que tout charme renaisse,
Donc, en baisant ses pas, suivons, sur son chemin,
Celle qui, souriante et des fleurs dans la main,
Passe et porte à son front l'immortelle jeunesse.

Suivons-la sous la profondeur des verdures transparentes, là où les flèches d'or du soleil viennent seulement piquer, par places, le gazon, fleurs de lumière parmi les petites fleurs sauvages, lucioles de cette ombre, douce comme le jour, mystérieuse comme la nuit. Suivons-la pour la mieux contempler dans ce coin de nature qu'elle illumine de sa beauté dévêtue, l'oreille tendue vers la chanson familière des oiseaux qui, eux aussi, sont accourus pour la mieux voir, sur les branches les plus prochaines, indolent dans sa pose et un pied ramené jusque sous la main, découvrant les beaux tons ambrés de sa nuque d'où jaillit le pur flot noir de sa chevelure, comme un Styx ayant sa source au cœur même d'un Paros; l'inflexion divine de ses épaules venant mourir dans un baiser d'ombre, comme deux vagues pareilles qui se rencontrent sans se briser; le profil perdu d'une gorge faite plutôt encore pour la

bouche des amants que pour celle des petits, et le noble épanouissement des hanches, en amphore, où gît la noblesse des lignes et la splendeur des formes faites pour l'enchantement des yeux.

Et nous mêlant au concert de toutes les choses recueillies autour d'elle, grands arbres dont le tronc rugueux est caressé de lianes, hautes herbes d'où émergent les petites coupes d'azur des crocus et les lèvres sanglantes des pavots, souffle de l'air lui-même qui s'emplit de parfums pour elle, répétons une chanson d'amour :

Une chanson d'amour vers ta Beauté sacrée,
Femme, immortel été ! Femme, immortel printemps !
Sœur de l'Etoile en feu qui, par lès cieux flottants,
Verse, en toute saison, sa lumière dorée.
Une chanson d'amour vers ta beauté sacrée,
Femme, éternel été ! Femme, éternel printemps !











Mlle LÉA ROBINS

Sommeil

Dans la splendeur de sa nudité triomphante, elle repose, l'or fauve de sa chevelure dénouée servant d'oreiller à son sommeil. Un calme profond a envahi tout son être. Est-ce lassitude d'amour ou cet engourdissement des sens que nous versent les caniculaires caresses. Le rythme de son souffle, égal comme un bruit lointain de rames, berce l'apaisement de sa pensée. Mais celui qui l'aime, celui dont la tendresse inquiète, n'ose la reveiller, agenouillé, comme un enfant à l'autel, devant cette divine image, murmure :

*

Quand ton beau corps jonche ta couche
Comme une avalanche de fleurs,
Je ne sais où jeter ma bouche
Qu'embrasent de folles chaleurs.

Et plus humble que les voleurs,
Je baise le drap qui te touche,
Craignant qu'un souffle n'effarouche
Quelques-unes de ses splendeurs.

Durant que d'invisibles chaînes
Me tiennent courbé, dans mes veines
Court un torrent de voluptés.

Car je sais l'immortelle joie
De sentir le genou qui ploie
Devant l'immortelle beauté !

Puis comme elle repose toujours, devant l'impatience discrète de ses caresses, l'amant s'inquiète encore ! Car rien n'est plus troublant que le sommeil de la Femme dans sa fausse tranquillité. Sa pensée est-elle vraiment morte ? N'est-elle pas plutôt comme l'oiseau blotti sous les ailes de la nuit qui médite les essors glorieux du réveil ? Ne vole-t-elle pas vers des horizons inconnus qui tous la ravissent ? Et c'est maintenant la jalousie qui pleure :

Quand, sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a penché la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons?

Sous ton front où la nuit s'épanche solennelle,
L'infini creuse-t-il d'implacables sillons,
Et, quand ton cœur n'est plus trahi par la prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions ?

Marbre durant le jour, la Nuit deviens-tu Femme ?
Un rêve berce-t-il, dans le fond de ton âme,
Quelque amour innommé que tu nommes tout bas ?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose ?
C'est un sommeil jaloux que ton sommeil me cause.
Tu dois aimer en songe, ou tu ne vivrais pas.

Et, plongeant d'avantage dans cette amertume inquiète comme un pêcheur qui cherche quelque douloureuse épave au fond des mers, son angoisse s'accroissant de ce calme plus grand encore qui fait de la Femme endormie comme une belle statue couchée sur un tombeau, il croit voir celui qu'elle lui préfère, l'amant inconnu qui lui fait aimer le sommeil, parce que c'est dans le sommeil qu'il lui apparaît, comme autrefois Diane à Endymion couché dans les hautes herbes. Le voilà qui, tout doucement, descend d'un nuage, la vient envelopper de silencieuses caresses ! — Et lui, jaloux de cette apparition, s'écrie :

Que ne suis-je le rêve où ton âme me fuit,
Quand l'haleine de fleurs dont ta bouche est baisée,
Se berce au rythme lent de ta gorge apaisée
Dans la tranquillité profonde de la Nuit !

Que ne suis-je le rêve où ma douleur te suit,
D'un souffle haletant et d'une aile brisée,
Sans entrevoir jamais, comme une aube embrasée,
L'invisible soleil qui, sous ton front, reluit !

L'Amour qui te fait vivre est celui qui me tue.
Car ta sérénité cruelle de statue
N'est qu'un leurre où, sans fin, s'épuise mon souci.

De ton sommeil menteur étreignant le mystère,
Près de ton cœur j'y sens vivre un hôte adultère
Et voudrais être mort pour t'appaître aussi !

Mais bientôt un ravissement vient à la pensée de l'amant, de la contemplation muette de cette merveille toujours endormie. Pourquoi creuser si profondément le mystère et interroger le sphynx qui ne répondra jamais ? Adorer tout bas, admirer, aimer, cela ne suffit-il pas à remplir la vie ? Que la Femme soit un trésor de perfidie, en est-elle moins pour cela, la Beauté souveraine dont un regard et un sourire valent mieux que tout le reste du monde. Il la faut aimer idéalement, pieusement, comme le Dieu d'où nous viennent toutes les joies et toutes les tortures. Ainsi peint-il à lui-même, l'état de son âme :

Je vais, ce cœur lassé des vaines meurtrissures,
Cherchant une douleur qui ne puisse guérir.
Seul l'Idéal nous fait d'immortelles blessures
Et le mal de l'aimer console d'en souffrir.

Le Temps essaie en vous ses savantes morsures
Aux choses qu'ici bas la Beauté vient fleurir :
Elle passe, et sur nous, met des empreintes sûres,
Et le bien de l'aimer console d'en mourir !

O splendeur de la forme à la forme transmise !
Le Temps garde à nos fils l'éternelle surprise
De ton divin sourire, ô fille de Vénus.

O Beauté de la Femme, ô seule Beauté vraie,
Je suis des insensés que ta grandeur effraie
Et dont la bouche effleure à peine tes pieds nus !



P. CARRIER-BELLEUSE

Première Séance

Le ciseau du sculpteur que l'idéal tourmente,
Dans le Paros sacré, vous chercherait en vain,
Filles au souple corps habillé par Grévin,
En qui rien n'est hélas ! qui n'attire et ne mente.

Vous avez la Beauté périssable et charmante
Qui grise ainsi que fait le parfum d'un vieux vin,
Et rien n'évoque, en vous, le fantôme divin
De l'antique Vénus, de l'immortelle amante.

Et pourtant j'ai goûté parfois l'enchantement
De voir revivre, en vous, les fleurs de poésie
Qui s'appelaient Glycère, Euryanthe, Aspasie.

Mais je n'ai jamais su quel mystère, un moment,
Fait parentes ainsi, par des grâces lointaines,
Les Filles de Montmartre et les Filles d'Athènes.

J'ai fait ces vers autrefois à la louange des filles de Montmartre, et, Montmartre étant l'immortelle Patrie des modèles, je me fais un devoir de les dire à la belle fille que voici, ne fut-ce que pour vaincre les derniers scrupules dont sa chemise est retenue, plus bas que les hanches, il est vrai, mais inopportune encore cependant. J'ai habité jadis ce nouveau mont Aventin, et nous étions nombreux qui étions fervents des filles de Montmartre, cette terre où s'épanouissaient les plus belles fleurs d'atelier. Au café Guerbois qui était alors un café artistique et littéraire, nous nous asseions, en été, pour voir rentrer à huit heures, les ouvrières; et c'était un inoubliable spectacle, bruyant comme une kermesse, un éblouissement de jeunesse, sous les arbres poudreux de l'avenue de Clichy; têtes brunes ou têtes blondes que les bavardages rapprochaient dans une délicieuse parenté de tons, regards fous de liberté, bouches dont le sourire égrènait des chapelets d'ivoire. Par-ci par-là, une amoureuse au bras du bien aimé, si fiers tous deux et si parfaitement oublieux du vacarme qui les entourait. Zola qui allait écrire l'*Assommoir* y cherchait sa Gervaise, dans ce troupeau de belles

filles mal vêtues, aux chevelures dénouées sur les épaules. Autour de lui, le pauvre Duranty, Manet qu'amusait avant tout, la gaminerie parisienne et qui en avait si bien, lui-même l'instinct, Desboutins qui n'était pas encore devenu le Rembrandt de la France, Fantin-Latour, qui sais-je encore. Et nous voyions passer les peintres dans les groupes, Le *Lupus quœreus quem devoret*, Jean Béraud qui devait commencer par peindre de pauvres gens, avant de devenir l'artiste des suprêmes élégances, Gervex à qui il fallait une Marion pour son Rolla, et l'auteur de cette jolie figure, habitant, comme nous, des sommets où se rencontrait toujours les gens de mœurs innocentes et douces. Car vous ne pouvez imaginer combien les montagnards se distinguent par leur chasteté et par leur urbanité.

Si ignorante que soit la Femme, elle est toujours trop instruite, dirai-je après un des personnages de Molière dont les vers valaient beaucoup mieux que ma prose. Cette vérité est bonne à proclamer au moment où toutes les jeunes filles rêvent de devenir bachelières, quelqu'unes mêmes doctoresses, ce qui promet à nos petits neveux une génération de péronnelles que je ne leur envie pas. Vous avez fait vraisemblablement de médiocres humanités, Mademoiselle, et je ne vous crois pas vertueuse, portant déjà au bras un anneau que vous n'avez vraisemblablement pas acheté sur vos économies. Vous savez cependant et on vous a dit qu'il n'était pas de bon goût de se montrer toute nue devant des messieurs ; de là la fausse honte

que vous fait ramener, sur vos yeux, la blancheur ivoirine de votre coude et soulever d'une main cruelle un coin de draperie. Ah que je trouve de prétention dans ce double mouvement gracieux d'ailleurs! Prétention, chez vous, pas chez le peintre! Il serait tellement plus simple et plus vrai, à vous, de jouir de la fierté du triomphe et d'étaler même cyniquement, le si légitime orgueil de votre beauté !









RINGEL

Perversité

Fleur du mal, s'il vous plaît, mais fleur encore. Fleur par l'exquisité dangereuse de sa grâce printanière. Et, dans la souplesse de son beau corps, dans l'inflexion de sa tête attentive, ne semble-t-elle pas une fleur qu'un souffle léger caresse et le sourire méchant qui entr'ouvre sa lèvre n'est-il pas comme un rose épanouissement de pétales où brillent des perles d'argent ?

Il est aussi, d'ailleurs, des fleurs perverses et empoisonnées. Malheur à qui tend la main vers la grappe des

digitales ou se laisse prendre aux bleux regards de l'ancolie. Baudelaire a dit encore :

J'épuiserai, pour noyer ma rancœur,
Le népenthis et la bonne ciguë
Aux bouts amers de cette gorge nue
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

Etrange caprice d'artiste cependant.

Qui n'a vu les petites filles promener un nid captif dans la fraîcheur des allées où Mai avait suspendu, dans les frondaisons renaissantes, tant de tendresse ailées? Les délicieux enfantillages de la maternité, transformaient, pour elles, en poupées vivantes, les oisillons que leurs petites mains tenaient affectueusement emprisonnés dans la laine et dans le duvet tièdes encore de l'aile maternelle. Avec de charmantes petites grimaces, elles réchauffaient de leur haleine ces petits êtres sans plumes encore, et, dans leurs becs voraces, elles posaient avec des précautions infinies de petites miettes de biscuit mouillées dans du lait. Et dans cette hypocrisie de sollicitude pour les souffrants qu'elles-mêmes avaient faits, il y avait une grâce obscure, un charme de fausse innocence, l'oubli de toute cruauté consciente. Ces petits bourreaux seront certainement devenus d'excellentes mères Gigogne, ayant un soin infini de leur postérité, l'orgueil bourgeois d'une famille nombreuse, des femmes honnêtes et fécondes.

Mais le rêve de celle-ci n'a rien de ces pareilles douceurs.

Auprès du nid arraché à la branche vibrante encore, elle amène l'ennemi, comme on jette à l'araignée la mouche bientôt palpitante dans la toile. Elle a enroulé autour de son bras les couleuvres familières et va prendre un plaisir abominable à voir, vers les petits becs béants se tendre les gueules sifflantes qu'ouvre la pointe d'une flèche noire et souple. A ceux qui demandent la vie, elle apporte la mort.

On a si fort calomnié les courtisanes que je n'en veux pas dire un peu de mal de plus.

Il est certain cependant que cette personne aux goûts féroces n'est pas faite pour les soucis augustes du foyer, mais plutôt pour les aventures propres aux filles dites perdues, sans doute, parce qu'on les retrouve partout. Il est certain que dans ce troupeaux de bonnes filles, à qui les imbéciles seuls ne rendent pas justice, se glissent quelques tempéraments portés au mal pour le mal même, ayant contre tout ce qui les entoure un levain sournois, des âmes, pleines de rancunes obscures où se venge, sans doute, le mépris injuste qui s'attache aux filles pauvres et belles n'ayant pas l'héroïsme de mourir de faim. Je voudrais voir à l'épreuve ceux qui les condamnent, riches et laids en général!

Donc à celles-là aussi je pardonne, et avec le poète encore, je dis :

Vous que, dans votre enfer, mon âme a poursuivies,
Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains,
Pour vos saintes ardeurs, vos soifs inassouvies,
Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont pleins !

Et, ma foi, après avoir subi l'affront des pères, je ne vous en veux nullement quand vous vous livrez aux plus barbares caprices vis-à-vis des jeunes serins que vous livre, par couvées toutes fraîches, le monde implacable des honnêtes gens.





E. DINET

Daphnis et Chloé

« Que me fait donc le baiser de Chloé ? Ses lèvres sont plus tendres que la rose, sa bouche plus douce qu'un rayon de miel, et son baiser plus cuisant qu'une piqûre d'abeille ! » Ainsi dit Daphnis dans le joli poëme de Longus pour lequel Villemain me semble avoir été sévère en la comparant, comme il suit, à notre Paul et Virginie : « A travers les changements de costume, de croyance et de climats, l'imitation est sensible dans le langage des deux jeunes amants ; la même naïveté passionnée sort de la bouche de Daphnis et de celle de Paul ; mais la supério-

rité de l'auteur français, ou, du moins, des sentiments qui l'ont inspiré, se montre partout. Cette supériorité ne tient pas seulement à une diction plus simple, à un goût plus ami du naturel et du vrai, elle tient surtout à la pureté morale et à l'esprit de pudeur chrétienne qui y régne. Le tableau de Longus n'est que voluptueux ; celui de l'auteur français est chaste et passionnée. »

Voilà qui me semble un peu sévère. J'avoue que, dans le livre de Bernardin de Saint-Pierre que je ne crois nullement destiné à devenir, comme celui de Longus, immortel, je ne trouve rien de plus passionné et de plus chaste que la scène représentée ici par M. E. Dinet et qui est comme le début des amours si troublées ensuite de Chloé et de Daphnis. Les deux enfants ont joué longtemps sur le rivage et voici que la mer les a appelés, de sa voix tentatrice, aux douceurs d'une même caresse, immense berceau qui les a enveloppés, comme lorsqu'ils étaient plus petits encore, dans le même balancement harmonieux. Et comme une nourrice qui chante, elle a exhalé autour d'eux des mélancoliques chansons, les vagues poussant comme une écume de lait au sein doré des grèves. Et voici qu'au sortir de ce bain, dans l'innocence de leur nudité frissonnante encore, tandis que Chloé dont les cheveux mouillés couvrent les épaules frêles de larmes d'argent, a les yeux perdus dans une vague béatitude. Les regards de Daphnis accoudé sur un coin de rocher, s'arrêtent sur ces formes d'une gracilité déjà pleine de promesses, sur ces jeunes seins durs comme des fruits verts, mais où le soleil a mis déjà

une pointe vermeille ; sur ce ventre souple, poli comme un lac sous un rayon de lune, avec un seul nénuphar en fleurissant la surface argentée. Et dans cette première vision de la femme, au printemps de ses grâces, dans un demi épanouissement déjà de sa beauté, l'âme de l'adolescent s'exalte ; un rêve obscur, mais délicieux, lui monte sous le front. C'est comme un essaim d'abeilles qui s'envole et dont la piqûre lui met, par avance, aux lèvres, la sanglante saveur du baiser.

Comme il la regarde avec un ravissement attendri ! Comme il ignore bien que milles tristesses lui viendront des délices qu'il pressent et que ce coin du ciel est souvent une porte cachée de l'Enfer. Peut-il croire que de si beaux et si doux yeux puissent faire jamais couler des larmes ! Cette première naïveté dans l'adoration de l'adolescence, pour la Femme, est ce que je sais de plus touchant et de plus émouvant au monde.

Il ne sait rien encore cependant et son rêve est au-dessous de la réalité. Car l'Amour dépasse ce qu'il promet en joies mortelles et profondes. Plus doux et plus brûlant encore qu'il ne l'imagine seront les baisers de cette bouche encore close, comme une rose enfermée dans son bouton. Plus tiède et plus parfumée cent fois l'étreinte de ces bras blancs, maigrelets encore mais duvetés déjà imperceptiblement comme les pêches mûres. Plus voluptueux le toucher de ce corps souple dont les rondeurs s'affermiront encore sous les caresses. Qui peut dire qu'il a été déçu par l'Amour ? L'Amour dont un simple moine chrétien a dit, mieux que tous les poètes : *Magna res est amor, ma-*

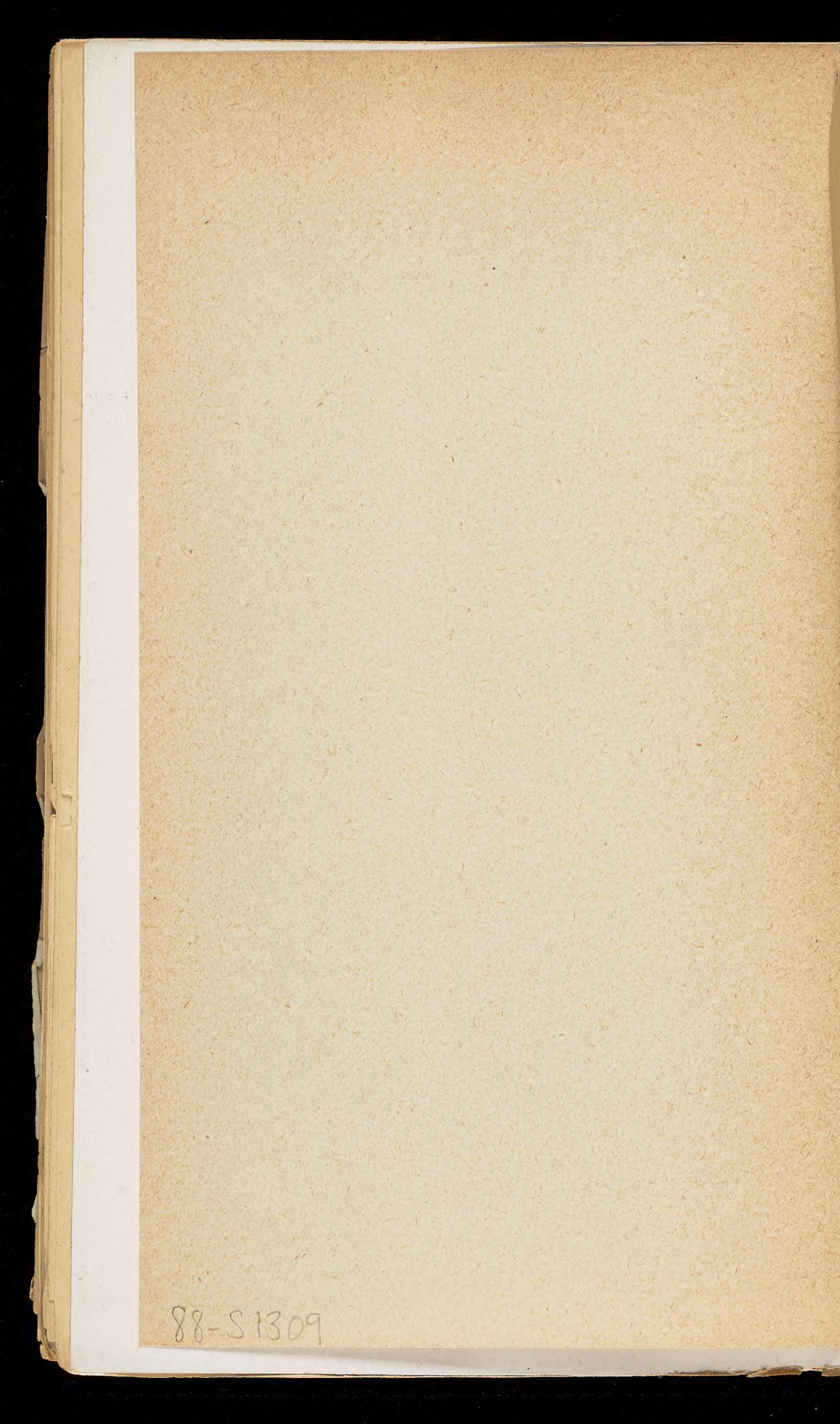
gnum bonum, quod leve facit omné onerosum et fert œqualiter omne inœquale!

Dans les premiers bégaîments de l'Amour de Paul et de Virginie, je trouve les traces d'une éducation plutôt puisée dans le lait même que venue par l'enseignement, d'une civilisation respirée dans l'air ambiant. Mais eux, Daphnis et Chloé, vraiment enfants de la Nature, c'est seulement dans la chanson des oiseaux, dans la grande voix de la mer pleine d'amours mystérieuses, dans le parfum des fleurs qu'ils ont bu le divin poison dont quelques-uns meurent, mais dont tous vivent. Aussi n'est-ce pas avec des mots qu'ils s'avouent leur réciproque tendresse, sans en connaître même encore le secret, mais par des regards, dans le silence recueilli des choses. Et ce sera ainsi durant toutes ces aurores d'Amour précédant le jour qui ne viendra qu'à la fin du poème. Avec une adresse infinie, le poète en a retardé longtemps le lever, laissant flotter les beaux rêves de ces enfants dans le brouillard délicieux de l'Aube. Car il sait que le soleil qui va se lever sur eux, qui dissipera toutes les ombres, qui brûlera à leurs cheveux mêlés, le nimbe innocent qui avait si longtemps couronné leurs fronts, que

ce rouge soleil qu'on appelle l'Amour !

comme a dit si magnifiquement Charles Baudelaire, a tout à la fois des caresses et des tortures, qu'il est le dernier mot de la vie, comme ces aveux tremblants soupirés, au bord de la mer d'abord, puis sous la tranquillité sereine des bosquets printaniers, en étaient le premier.




88-S1309